



Roman québécois Page D4
Essais étrangers Page D5

ARTS VISUELS



Barbara McGill Balfour Page D7
Grille télé du week-end Page D8
Agenda culturel Page D9
Formes Page D10

LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 11 ET DIMANCHE 12 MAI 1996

LITTÉRATURE
FRANÇAISE

Le livre du onzième

Daniel Picouly réussit
à faire partager
la vie exubérante
d'une famille HLM

MARIE-CLAIRE GIRARD

Le *Champ de personne* est un livre irrésistible. Daniel Picouly y raconte son enfance dans les années cinquante avec comme toile de fond une banlieue parisienne mais, loin de sombrer dans le misérabilisme qui semble parfois de mise pour ce genre de récit, il nous fait plutôt partager avec un plaisir jouissif la vie mouvementée qu'il a connue au sein d'une famille exubérante et pour le moins originale.

Qu'on en juge plutôt. Daniel Picouly est le onzième enfant d'une famille de treize, sa mère était originaire du Morvan et son père des Antilles. Même avec le salaire du père qui travaillait chez Air France et en dépit du chèque d'allocations familiales, inutile de dire que les fins de mois étaient parfois difficiles. Le recours aux combines était de rigueur et la morale, dans cette famille, ne souffrait pas d'une bien grande rigidité: nécessité faisait loi. Mais une chose était claire pour tous ces enfants plus ou moins café au lait: ils étaient aimés, on les avait voulus et en dépit du fait que le nécessaire se faisait parfois parcimonieux, le luxe occasionnel était de rigueur, ce superflu indispensable qui rend la vie tellement plus douce et qui donne aussi de merveilleux souvenirs d'enfance.

«On a eu la télé en 1956, raconte Daniel Picouly, c'était plus d'un mois de salaire, il y avait des tas de choses qui nous manquaient, mais le père a considéré qu'on devait l'avoir. Plus tard même chose, dans les HLM, on était les seuls à avoir le téléphone. Je dirais que mon père, peut-être curieusement, ne voulait pas devenir un bourgeois, mais qu'il possédait par contre une vision aristocratique de la vie, une vision qui nous a fait vivre des choses pas du tout en rapport avec notre statut social.»

Les soldats Mokarex

Lorsque j'ai rencontré Daniel Picouly, récemment à Montréal, ma première question a été de lui demander ce qu'étaient ces soldats Mokarex dont il parle tant dans *Le Champ de personne*. Il m'en a sorti quelques-uns de sa mallette: des figurines de plastique qu'on trouvait dans le café Mokarex il y a une quarantaine d'années, un café qui coûtait plus cher, mais que sa mère achetait tout de même pour que le petit Daniel puisse compléter sa collection. «Ce qui est génial, me fait-il remarquer, c'est que ce ne sont pas des soldats: ce sont des figurines de Jean-Jacques Rousseau, de Voltaire, de Madame de Sévigné, de Louis XVI, de Marie-Antoinette ou d'Axel de Fersen, une galerie de personnages historiques avec lesquels les enfants jouaient à la guerre ou organisaient des parties de foot. Et apprenaient l'histoire de France.» Le livre est truffé de détails comme celui-là, d'anecdotes et d'événements racontés tels que ressentis par un garçon de dix ans qui ne comprend pas tout, bien sûr, mais qui est diablement intelligent.

Un petit garçon qui observe, qui écoute et regarde pour plus tard témoigner d'un passé tenant presque de la légende et rendre hommage à ces parents disparus trop tôt, usés par le travail.

VOIR PAGE D 2: PICOULY

TOUT LE PLAISIR D'ÉCRIRE

CHRISTIANE DUCHESNE VIENT DE RECEVOIR
LE PRIX CHRISTIE 1995 POUR *LA BERGÈRE DE
CHEVAUX*, QUÉBEC-AMÉRIQUE, COLLECTION GULLIVER.

MARIE-CLAIRE GIRARD

«Les chevaux, c'est plus beau. Parce que c'est noble, un peu triste et très solitaire, un cheval. Tu vois, un cheval, ça ne se plaint jamais, c'est plein de courage. Un cheval c'est droit.»

La Bergère de chevaux

Elle s'est achetée un violoncelle. Elle a toujours aimé la musique, et celle des mots aussi. Ses yeux brillent lorsqu'elle parle de ce qu'elle fait, de la façon dont elle gagne sa vie: c'est de passion qu'il est question ici. Tout lui sourit, elle marche sur les sentiers de la gloire. Non, ce n'est pas toujours vrai, il y a des moments difficiles aussi, lorsque la douleur physique s'installe, lorsqu'elle croit qu'elle ne s'en sortira jamais. Mais elle continue, elle déploie cette énergie, elle crée, elle ne peut pas être autrement, elle est ainsi faite, chez elle le talent et le travail ont trouvé un espalier pour grandir. Elle ne souffre pas d'écrire, elle ne connaît pas l'angoisse de la page blanche, le bonheur c'est de s'asseoir et d'aller chercher les histoires dont son cœur et sa tête sont pleins.

Je ne vous cacherai pas que je ne suis pas très objective lorsque je parle de Christiane Duchesne. On vient de lui décerner le prix Christie pour la troisième fois. Elle a aussi à son actif deux prix du Gouverneur général, et le plus beau dans tout ça c'est qu'elle le mérite. Dans le monde de la littérature jeunesse elle est celle qui écrit le mieux, qui traite les thèmes les plus intéressants, et qui le fait sans concession aucune, qui refuse la médiocrité, persuadée qu'on peut dire aux enfants les mêmes choses qu'aux adultes.

«Si je savais moi-même ce qui se passe dans ma tête, je vous l'expliquerais avec le plus grand bonheur. Mais je ne le sais pas. Au moment où je regardais les braises, l'autre jour, par exemple, il ne se passait rien. Dès que j'ai levé les yeux, j'ai regardé dehors et il m'est venu l'idée d'un personnage, un grand oiseau très tendre et très solitaire.»

ibid.
«J'écris pour le plaisir, dit-elle, ça date de tellement loin, toute petite j'avais déjà des histoires dans ma tête et j'écrivais. J'ai gagné mon premier prix à onze ans. J'ai besoin d'inventer des histoires, de jouer avec les mots. Enfant, je cherchais à créer des effets, j'ai tout essayé avec "l'univers poétique de l'adjectif", ce que je fais maintenant en courant. Mais je cherchais la couleur des choses avec des métaphores à coucher dehors. Avec les années j'ai travaillé le contenant, mais le contenu est resté le même.»

VOIR PAGE D 2: DUCHESNE



PHOTO JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Christiane Duchesne privilégie l'imaginaire et avec elle il y a autant de merveilleux et d'exotisme dans une ruelle de la rue Saint-Hubert qu'au Turkestan oriental.

Ne manquez pas notre cahier spécial

Le samedi 18 mai

Été culturel

Journée des musées montréalais

Le Grand Calendrier des activités culturelles d'été

- La tournée des musées en région
- Les festivals
- Les concerts d'été
- Le théâtre d'été

LE DEVOIR

LIVRES

LA VIE LITTÉRAIRE

Même les sans-abri...

L'histoire commence entre ciel et terre et se termine dans le cyberspace. Deux cracks d'Internet fraternisent à bord d'un vol Montréal-Paris. Jusque-là, rien d'étonnant. Tout le monde parle de l'Internet. Tout le monde se branche. Même les sans-abri ont leur site, comme nous l'apprenait cette semaine le collègue Benoît Munger, expert en la matière.

Deux cracks d'Internet bavardaient, donc. Ce qu'il y avait de particulier, c'est que l'un est éditeur chez Gallimard, Rolf Puls, l'autre, Jean-Claude Guédon, enseigne au département de littérature comparée de l'Université de Montréal et effectue depuis plusieurs années des recherches sur la télématique et sur Internet. De cette rencontre fortuite naîtra, à peine quelques mois plus tard, le premier ouvrage d'un auteur québécois publié dans la superbe collection Découvertes Gallimard (279 titres plus tard). L'ouvrage de Jean-Claude Guédon s'intitule *La Planète Cyber, Internet et Cyberspace* et a fait un malheur au récent Salon du livre de Paris en mars dernier. On en célébrera la parution lundi 13 mai, à 17h, au Café Electronique (405, rue Saint-Sulpice). M. Guédon fera une brève présentation de son livre au cours de laquelle il montrera des sites sur écran géant. Les journalistes Jean-Hugues Roy et Michel Saint-Germain animeront par la suite un débat sur les enjeux et perspectives juridiques, philosophiques, politiques et socioéconomiques d'Internet.

Roudinesco à Montréal

Plusieurs auteurs étrangers débarqueront à Montréal au cours des prochaines semaines. Anne Wiazemsky viendra présenter *Hymnes à l'amour* (Gallimard). Célèbre pour ses rôles dans des œuvres de Bres-

son, Pasolini, Godard et Ferreri, elle est aussi, d'un point de vue généalogique, la petite-fille de François Mauriac. Elisabeth Roudinesco, biographe de Lacan et auteur d'une *Histoire de la psychanalyse* (Fayard), séjournera successivement à Montréal, Ottawa et Toronto du 15 au 24 mai. Tandis que Zeev Sternhell, auteur du livre *Aux origines d'Israël* (Fayard), viendra donner des conférences dans le cadre du Festival sépharade, du 19 au 26 juin.

Un prix pour G-H G

Georges-Hébert Germain, le plus «littéraire» de nos grands reporters, notre Albert Londres à nous, vient d'être récompensé du prix Genève-Montréal pour son ouvrage *Inuit — Les peuples du froid* paru aux éditions Libre expression. Créé conjointement par les salons du livre de Montréal et de Genève, ce prix couronne chaque année un livre écrit par un journaliste. Il y a quelques mois, Germain recevait le prix Jules-Fournier.

Deux nouveaux académiciens

L'Académie des lettres du Québec accueillera prochainement deux nouveaux membres: André Brochu et André Ricard. Professeur au département d'études françaises de l'Université de Montréal, auteur d'une vingtaine de livres, André Brochu a publié des recueils de poésie, des nouvelles, romans et essais critiques. Il a reçu le prix du Gouverneur général en 1991 pour *La Croix du Nord*. Poète et dramaturge, André Ricard a signé huit pièces de théâtre et a enseigné au Conservatoire d'art dramatique de Québec. Les deux nouveaux membres seront officiellement reçus au sein de l'Académie que préside le poète Jean-Guy Pilon.

Pierre Cayouette

SUITE DE LA PAGE D 1

«J'ai dix ans dans ce livre, dit-il, j'ai essayé de remettre les souvenirs à la hauteur, et de rendre les images, les flashs qui surgissent. Il y a un petit couplet dans le livre sur le vrai, le véridique, le vraisemblable, parce que pour dire la vérité, pour restituer le fait abrupt, il faut parfois passer par le romanesque, faire gravir le fait jusqu'à la fable, parce que chaque fait, chaque anecdote sont générateurs d'apprentissage.»

Tout ça est écrit avec une verve joyeuse et une invention langagière peu commune. Daniel Picouly, selon son propre aveu, n'a jamais été très fort en dictée — il dira d'un de ses confrères d'école qui écrivait sans faute que c'était «l'Ivanhoé de l'imparfait du subjonctif»; pour lui, ces mêmes dictées étaient un calvaire. «Encore aujourd'hui, souligne-t-il, si on me propose deux orthographe pour un même mot, je tombe à plat, je suis tétanisé; j'ai un correcteur orthographique, c'est bien, mais tout ce qu'il fait c'est qu'il repère une faute et me propose deux solutions, et moi je suis incapable de trancher. Ce doit être lié à ma mère qui était absolument incapable de manier l'orthographe, en fait c'est à cau-

se de la langue maternelle, voilà.» Mais les lacunes en orthographe sont comblées par un incommensurable amour des mots, par une fascination pour le langage et ses méandres, et par la compréhension de quelques professeurs qui se montreront indulgents pour la trentaine de fautes de cet enfant bourré d'imagination. «Ah, mais je suis devenu un champion du synonyme», continue Daniel Picouly, et je coupe mes phrases de telle façon que j'évite les concordances de temps parce que je suis incapable de les faire correctement. On écrit avec ses qualités et ses carences.»

Et cela donne, dans *Le Champ de personne* un récit bondissant, une mitraille d'images et d'événements, de retours sur le passé et d'extrapolations dans l'avenir au sein d'une narration qui couvre une seule journée.

Mais avec une telle famille, chaque jour comportait un lot d'aventures extraordinaires, de grandes et petites misères, quelques larmes et beaucoup d'éclats de rire et, surtout, sans que cela ne soit jamais dit explicitement, tout l'amour et toute la tendresse du monde. «A dix ans, le monde c'est notre famille, je pensais que tout le monde avait un papa extraordinaire et une mère formi-

dable, je ne me posais pas de questions, c'était le paradis terrestre. Ils nous ont tout donné et, à force de travailler et de faire des heures supplémentaires, mon père n'a jamais pu, à la retraite, faire pousser des asperges. Il n'a pas eu le temps de se rendre jusque-là.»

Daniel Picouly dit ne jamais avoir souffert ouvertement de racisme. Dans cette banlieue ouvrière, avec la Seconde Guerre pas tellement éloignée, tout le monde s'acharnait à reconstruire soit des vies, soit des immeubles. Il y avait les blagues habituelles à l'école et la vie qui continuait, prenante, pleine de bruit et d'événements de toutes sortes. Le récit se termine alors que la famille a enfin droit à un appartement dans un HLM, cinq chambres à coucher pour caser toute la famille. Et lorsque j'ai demandé à Daniel Picouly s'il allait écrire la suite, il m'a assuré que oui. Parce qu'il avait eu beaucoup de plaisir à rendre compte de cette enfance heureuse, parce que ses frères et sœurs lui ont dit que c'était tout à fait ça, et parce qu'après tout il faut des mémorialistes. Comme ce petit garçon café au lait qui aimait trop lire des histoires pour ne pas en écrire un jour lui-même.

DUCHESNE Ouvrir la dernière porte

SUITE DE LA PAGE D 1

«Est-ce que les histoires existent déjà dans notre esprit? Qu'est-ce qui fait qu'on les invente à un moment ou à un autre? Je l'ignore. Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'ils existent bel et bien pour moi, tous ces personnages que j'invente. À la fin d'une histoire, je les connais très bien.»

ibid.

«L'écriture, poursuit-elle, permet un isolement par rapport à tout. C'est la même chose avec la musique ou n'importe quelle forme d'expression artistique. C'est une évasion mais pas dans le sens d'une fuite, on s'en va vers les sentiments, les émotions, les grandes passions, en même temps que vers un oubli de soi, à la limite de nos périphéries possibles. Je fais tomber les barrières, je franchis toutes les frontières, je transgresse toutes les règles, dans la plus grande liberté. Auparavant j'ai observé, j'ai regardé, tout ce qu'il y a de tenu, d'indécible et d'ordinaire. J'ai fait ma vie d'éponge, quand c'est hyper-plein je m'installe et j'écris. J'invente la vie, ce n'est pas compliqué.»

«J'écris toujours un peu en contrebande et je trouve que ça va bien avec le côté délinquant de l'écriture dans le sens où il y a la vie rangée, la vie qui se fait avec le boulot, les enfants, la bouffe à préparer, les amis qui passent et le petit quelque chose qui, à un moment donné, déclenche le système qui se trouve déjà installé dans ma tête et qui me pousse à aller écrire.»

«Le jour où je suis née, il tombait des étoiles. Vous connaissez ces nuits où le ciel devient un peu fou.»

ibid.

Pas d'angoisse de la page blanche pour Christiane Duchesne, pas de blocage, plutôt le bulldozer ratissant large. Elle traduit de l'anglais des livres d'auteurs-jeunesse, elle travaille sur l'encyclopédie *Cyrus* — cent mille exemplaires vendus jusqu'à maintenant —, elle écrit des dramatiques pour la radio et, pendant tout ce temps-là, il y a des histoires qui mijotent doucement dans le chaudron de la sorcière. L'ordinaire est toujours fabuleux, le plus petit événement est une mine de trésor, à partir de rien elle concocte tout. *La Bergère de chevaux* est un roman pour les enfants où on retrouve une réflexion sur l'écriture, des interrogations sur les mécanismes de la création, un questionnement sur les personnages qui semblent échapper au créateur et vouloir

vivre d'une vie propre. Le tout enchevêtré à des rites initiatiques, à une quête d'identité et à une grande histoire d'amour. J'oubliais, il y a aussi une mise en abîme, de quoi satisfaire tous les universitaires du monde entier. C'est une histoire écrite sans concession, de facture classique, à la fois pleine d'humour, de beauté et de tristesse, dont la lecture peut être faite de différents points de vue et à plusieurs niveaux. Si on y pense un peu, il y a là tous les ingrédients qui font qu'une œuvre reste, les raisons même pour lesquelles on relit toujours *Alice au pays des merveilles*, *Winnie-the-Pooh* et *Le Seigneur des anneaux*.

Le côté ultime

«C'est un peu comme réfléchir, poursuit-elle. Écrire, faire le tour d'une question qui nous fascine, parler de lieux qu'on aimerait visiter ou revoir. Il y a un côté ultime à l'écriture, c'est comme ouvrir la dernière porte, on ignore ce qu'il y a derrière mais je sais aussi que la vérité est inatteignable. Oui, il y a toujours des quêtes dans mes romans, je cherche aussi, je sais que je ne trouverai jamais, mais j'avance, je progresse. "Je ne sais pas pourquoi il faudrait que les choses finissent", dit Monsieur Balthazar dans *La Bergère*..., je n'aime pas les fins, moi non plus.»

«La tristesse silencieuse, songe-t-elle. La solitude silencieuse. Balthazar, vous êtes aussi seul que moi, mais où. Sommes-nous perdus dans un vaste silence.»

ibid.

Elle dit vouloir toujours atteindre un peu au-delà. On lui a fait remarquer un jour que ses livres ne marcheraient pas au Canada anglais parce qu'elle n'est pas assez factuelle. Elle privilégie, en effet, l'imaginaire et avec elle il y a autant de merveilleux et d'exotisme dans une ruelle de la rue Saint-Hubert qu'au Turkestan oriental. Et puis Christiane Duchesne laisse de la place au lecteur. Elle ne dit pas tout. Il peut décoder comme il le veut et laisser aller son imagination.

«Vous reviendrez... vous ne pouvez pas disparaître, sinon il y aurait un trou dans ma vie.»

ibid.

Laisser une trace

Elle fait le saut et à l'automne elle publiera un roman pour adultes, l'histoire d'Anna, une violoncelliste qui ne peut plus faire de musique et

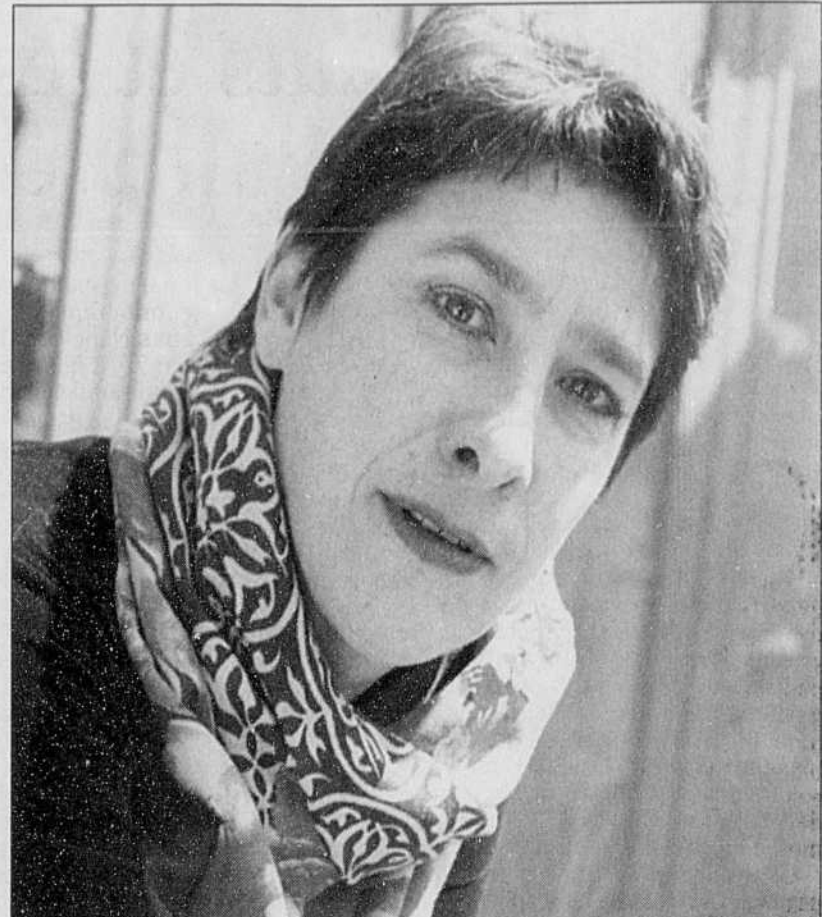


PHOTO JACQUES GRENIER

Christiane Duchesne: (...) «Il y a un côté ultime à l'écriture, c'est comme ouvrir la dernière porte, on ignore ce qu'il y a derrière mais je sais aussi que la vérité est inatteignable.» (...)

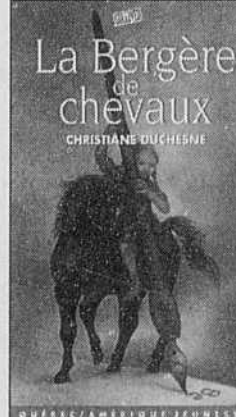
qui se met à écrire. Christiane Duchesne a publié son premier livre pour enfant en 1975. Avec un peu de chance, ces lecteurs qui ont grandi liront cette autre histoire pleine de tendresse et de douceur. Rien ne semble l'arrêter, elle qui aurait voulu être mathématicienne, philosophe, étymologiste — pour trouver le *Carbone 14 des mots* —, pédagogue, elle qui aurait voulu ouvrir un musée, fonder une école, jouer les préludes de Chopin.

Laisser une trace. Une empreinte, peut-être, sans que ce soit nécessaire de savoir à qui appartient la chaussure. Il n'y a pas de fausse humilité chez elle, mais il y a une retenue, une sobriété, une lucidité. Elle considère que si elle a atteint des sommets, c'est à cause de son travail. Elle a confiance en elle, est consciente de sa valeur mais elle ré-écrit ses manuscrits un nombre incroyable de fois, jusqu'à ce qu'elle en soit satisfaite, notion du devoir accompli, du travail bien fait. Il y a le talent mais aussi le figolage, le polissage, les

phrases reprises des dizaines de fois pour l'euphonie des mots, pour le rythme idéal, pour la beauté. «Mais quel plaisir, écrire, dit-elle avec des étoiles dans les yeux, quel plaisir.»

Et elle ne considère pas qu'elle a fait les choses envers et contre tous! Christiane Duchesne a deux fils, un mari, un chien, elle a écrit entre deux changements de couches, en préparant le souper, en faisant des brassées de lavage, en suivant le rythme de la vie, sans s'énervier! Elle s'est toujours fait plaisir, en jouant du piano, en lisant, elle n'a pas l'écriture martyre, c'est son métier et ça fait partie de la vie.

«Nos cerveaux sont des ordinateurs de luxe, conclut-elle, nos sentiments sont vastes comme l'univers, nos envies sont folles comme ça ne se peut plus; nos passions sont démesurées, c'est énorme une personne, alors il faut tout donner... Écrire c'est à la fois profondément égoïste et éminemment généreux. Je le fais d'abord pour moi, puis je le donne à tout jamais.»



D'ARTEFACT/AMÉRIQUE JAPONAISE

J'AI LU... DES VIES HORS DU COMMUN

Henri Troyat
Catherine la Grande

Bernard Malivoir
Tamata et l'Alliance

Benoît Allegri
Maria Callas

Beryl Markham
Vers l'Ouest avec la nuit

Henri Troyat
Nicolas II

c'est aussi des biographies, des récits, des documents, des destins exceptionnels.

Consultez le catalogue.

ROGER DES ROCHES
Le Propriétaire du présent

ROGER DES ROCHES
LE PROPRIÉTAIRE DU PRÉSENT
LES HERBES ROUGES / POÉSIE

96 p., 12,95 \$

Le nouveau Des Roches est arrivé.

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

ALAIN FISETTE
Plus personne n'a l'intention de dormir

ALAIN FISETTE
PLUS PERSONNE N'A L'INTENTION DE DORMIR
LES HERBES ROUGES / POÉSIE

90 p., 12,95 \$

Plus personne n'a l'intention de dormir saura combler la faim d'images et la soif d'émotion des lecteurs les plus aventuriers.

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

LIBER

Denyse Bilodeau

LES MURS DE LA VILLE

Les graffitis de Montréal

LES MURS DE LA VILLE

LIBER

TRIPTYQUE
Téléphone et télécopieur: 597-1666

Maxime-Olivier Montier

Potence Machine

Potence Machine
Maxime-Olivier Montier
récits, 109 p., 17 \$

Dix-neuf histoires, la même vie. Celle de tous les jours, contre laquelle nos yeux, noyés dans les inepties intellectuelles de cette fin de siècle désemparée, ne risquent plus de se buter. Une vie d'injustice qu'on n'ose plus décrier. Une vie qui se trame près de chez vous, dans votre sous-sol, votre quartier, votre ville. Votre vie.

LIVRES

LE FEUILLETON



SOURCE MUSEUM OF FINE ARTS, BOSTON

Divisé en trois parties thématiques qui reprennent chacune des questions posées par le titre d'une œuvre magistrale du peintre — *D'où venons-nous? Que sommes-nous? Où allons-nous?* —, *Les Vies de Gauguin* nous plonge dans une époque nourrie par de profonds bouleversements politiques, économiques et artistiques.

Les hauts et les bas de la vie d'un précurseur

LES VIES DE GAUGUIN
David Sweetman
Traduit de l'anglais par Jean Autret
Belfond, Paris, 617 pages

JENNIFER COUËLLE

Cinquante-quatre ans, c'est jeune pour mourir. Mais lorsque son activité se voit réduite à écrire au Conseil général de son département pour réclamer une protection contre les cochons sauvages, à porter plainte contre un gendarme qu'on accuse d'entretenir son jardin sur le dos de détenus et à s'insurger contre les irrégularités d'un système judiciaire colonial, vivre, à bien des égards, n'est plus qu'un verbe. Surtout lorsqu'on se nomme Paul Gauguin et qu'on a voté sa vie aux grandeurs de l'art. Obstination. L'illustre peintre des Bretonnes aux coiffes blanches et des Tahitiennes aux corps mordués était souffrant depuis déjà de nombreuses années lorsqu'il est décédé d'une crise cardiaque — syphilis et flacon de morphine vidé aidant — aux îles Marquises en 1903.

Cette mort, on la pressent depuis les toutes premières pages de la colossale biographie que consacre l'historien de l'art anglais David Sweetman à l'une des figures les plus marquantes de l'art moderne. D'entrée de jeu, il est question de plaies purulentes et syphilitiques. Mais plus encore qu'un dernier souffle, la mort se dessine ici à travers mille et un indices de la finitude comme de la fragilité d'exister. Remontant le fil du temps, elle jette son ombre avec la misère noire dans laquelle grandit Flora Tristan, l'impétive et socialiste grand-mère de Gauguin qui, de son vivant, offrit l'une des premières voix féministes à la France et, après sa mort (1844), plus d'une thèse pour le *Manifeste du parti communiste* de Marx. Viennent ensuite les conditions de vie désespérantes de la mère de l'artiste qui dut droit, en revanche, à la bienveillance d'une George Sand qui vit à son éducation comme à son mariage au journaliste républicain Clovis Gauguin.

Mais à l'image du portrait d'ensemble que brosse le livre de Sweetman, les jours heureux sont toujours comptés. Le journaliste ne vivra que durant deux des quelque six cents pages bien tassées de cet ouvrage. Connu pour son anti-bonapartisme acharné et craignant les représailles du fraîchement élu Louis-Napoléon qui n'a d'yeux que pour la restauration de l'Empire, le rédacteur au *National* cherchait à fuir. Accompagné de son épouse Aline et de ses deux enfants, dont Paul qui avait alors un peu plus d'un an, Clovis Gauguin s'embarqua pour Lima en espérant toucher un héritage de la branche hispano-péruvienne de la famille de son épouse. Il meurt en cours de traversée. C'est sans le père, donc, que le futur chef de file de l'école de Pont-Aven découvre le Pérou, son arrière-grand-oncle don Pio, dernier vice-roi de la colonie espagnole, l'art primitif et, surtout, son goût prononcé pour la recherche de l'autre. Une philosophie à laquelle l'artiste allait carburer sa vie durant. «Je est un autre», écrivait Rimbaud. Gauguin l'a peint.

Divisé en trois parties thématiques qui reprennent chacune des questions posées par le titre d'une œuvre magistrale du peintre — *D'où venons-nous? Que sommes-nous? Où allons-nous?* —, *Les Vies de Gauguin* nous plonge dans une époque tour à tour meurtrière et

nourrie par de profonds bouleversements politiques, économiques et artistiques. L'économie florissante sous Napoléon III, son poison sous-jacent tel qu'écrit par Zola, la guerre franco-prussienne et le siège de la Commune, le tabac qui fit la première exposition des impressionnistes en 1874, le krach des marchés financiers français, la naissance du vers symboliste avec Mallarmé et Moréas, l'engouement pour les croyances ésotériques, dont la théosophie de Mme Blavatsky se voulait une synthèse universelle, sont parmi les événements qui tissent la toile de fond de ce livre qui croule sous le poids de son information.

Entreprise monastique

Une véritable entreprise monastique que cette biographie documentée avec une précision hors du commun. Et si l'auteur s'attarde à reconstituer jusque dans le détail les fils d'une époque, il n'en perd pas moins de vue le principal intéressé. Depuis son enfance sud-américaine à sa quête dans les îles du Pacifique, en passant par ses périples en mer dans la marine militaire, ses jours nantis (les seuls) à la Bourse des Valeurs, son initiation à l'art moderne dans l'entourage de son tuteur collectionneur Gustave Arosa et ses escapades bretonnes, on suit Gauguin à travers les grandeurs, mais aussi les bassesses, de sa vie. On sent tout à la fois sa confusion et son impuissance face à l'échec de son mariage avec la Danoise Mette Gad, la douleur intense que lui inflige la mort de sa fille Aline, son égoïsme et sa lâcheté devant l'insécurité d'un Van Gogh malade, son peu de scrupules à abuser de la générosité de ses amis et son désir profond de comprendre la vie au-delà de ce qui nous est *a priori* donné à voir et à connaître. Cette dernière volonté, Gauguin y a répondu en tentant de saisir la part spirituelle de ce que pouvait lui inspirer la pureté et le primitivisme d'une Bretagne rurale et d'une culture polynésienne.

Non seulement Sweetman rase-t-il le mythe du petit bourgeois laissant femme et enfants pour aller réaliser ses fantasmes d'artiste et de Lolitas sous le ciel des tropiques, mais il parvient à nous convaincre qu'en dépit de ses complaisances et de sa morale parfois douteuse, Paul Gauguin fut au nombre des premiers Occidentaux à porter un regard dénué de toute espèce de sentiment de supériorité sur les peuples non blancs. De quoi revoir certaines lectures radicales de la production tahitienne de Gauguin. Notamment, celles qui, dans les années 1960 et 1970, firent de l'artiste un précurseur du tourisme sexuel.

Au-delà des jeunes corps nus, donc, l'expression d'un rejet sans équivoque de la modernité occidentale qui perd sa spiritualité comme elle gagne en matérialité. Un credo symboliste que Gauguin appliqua aussi bien à ses représentations d'après nature que d'après mémoire et, le plus souvent, dans l'écho creux de l'isolement. «Nous venons de subir en art une très grande période d'égarement causée par la physique, chimie mécanique et étude de la nature. Les artistes ayant perdu tout de leur sauvagerie, n'ayant plus d'instinct [...], n'agissent plus qu'en foules désordonnées, se sentant peureux, comme perdus lorsqu'ils sont seuls. C'est pourquoi il ne faut pas conseiller à tout le monde la solitude, car il faut être de force pour la supporter et agir seul», écrivait Gauguin peu de temps avant sa mort.

LES GARDIENS DU TEMPLE
Cheik Hamidou Kane,
Stock, Paris, 1996, 337 pages

LISE GAUVIN

Trente-cinq ans après son premier et seul roman, *L'Aventure ambiguë* (1961), livre emblématique qui a valu à son auteur une notoriété internationale, l'écrivain sénégalais Cheik Hamidou Kane publie *Les Gardiens du Temple*, histoire qui se situe dans un pays d'Afrique — le Sénégal? — quelque cinq ans après l'indépendance. Le livre, dont une première version existait déjà il y a 30 ans, prolonge la réflexion amorcée dans *L'Aventure ambiguë*, roman dans lequel un jeune étudiant en philosophie, Samba Diallo, se trouvait confronté aux savoirs et civilisations opposés de l'Afrique et de l'Occident. «Ce qu'il va apprendre vaut-il ce qu'il va oublier?», se demandait à son sujet la Grande Royale, ange tutélaire qui présidait aux destinées des Diallobés et qui pourtant avait choisi d'envoyer le jeune homme à l'école des Blancs.

Le roman *Les Gardiens du Temple* répond à cette interrogation et affirme qu'il est possible d'apprendre sans oublier, et même d'apprendre à nouveau ce qui a été oublié. L'héritier de Samba Diallo s'y nomme Salif Ba, un agronome dont la mission consiste à transformer le «pays-berceau en pays-outil». Transformations qui ne se font pas sans heurts. Des tensions éclatent entre les partisans de la modernité et ceux de la tradition, ces derniers représentés par les Sessènes, qui persistent à refuser d'ensevelir leurs morts, se contentant de les placer debout, recouverts d'une mince couche d'argile, à l'intérieur d'un baobab creux. D'autres révoltes surgissent, qui contestent la nouvelle administration du pays et le rôle de ceux que l'on a baptisés les «noirs-toubabs». Les gardiens du temple interviennent alors pour rectifier, analyser, proposer de nouvelles voies. Parmi ces gardiens se trouve Daba Mbaye, belle figure de jeune intellectuelle capable de redonner l'ardeur aux militants sans tomber dans l'intolérance, capable de mettre à profit cette phrase de Césaire donnée en exergue: «Calme et berce, ô ma parole, l'enfant qui ne sait pas que la carte du printemps est toujours à refaire.» Dans une première version du *Cahier d'un retour au pays natal*, me confia Cheik Hamidou Kane quelque temps après la parution de son livre, le poète avait écrit «la carte du monde».

À la différence du roman précédent, qui présentait un héros souffrant de ne pouvoir être distinct et malheureux d'être divisé, celui-ci laisse entendre qu'il est possible et souhaitable d'assimiler plusieurs cultures et de vivre plusieurs appartenances. «Le roman précédent était celui du contact, précise l'écrivain. On ne se connaissait pas et le premier contact a été assez brutal. C'est en raison même de cette brutalité que celui que j'ai appelé le Fou rejette l'autre dans *L'Aventure ambiguë*. Je crois que ce que Samba Diallo a beaucoup apprécié en Occident, c'est le fait que des catholiques, des protestants, des libres-penseurs et des agnostiques aient appris à co-exister dans une même société. Et il a compris que c'était un plus pour la société considérée. Il a pensé qu'en Afrique, on devrait aussi s'inspirer de cette valeur, de cette liberté de conscience. Comme il était de culture religieuse musulmane — malgré ce qu'on peut penser en raison du comportement des intégristes, l'islam est une religion tolérante —, il avait apprécié cette valeur de la liberté de conscience. Les générations qui l'ont suivi ont tenté, en utilisant les techniques apprises ailleurs, de

ressusciter les valeurs de la connaissance de l'environnement, qui sont dans la culture locale.» Pourtant, est-ce que certains choix ne sont pas souvent difficiles à effectuer? Est-ce que ce qu'on appelle le progrès ne s'accomplit pas toujours en rapport avec le sentiment d'une certaine perte, comme pour les Sessènes? «Tout à fait. Mais il ne faut pas être attaché aux traditions comme à des valeurs fétiches. Il y a dans la tradition des valeurs positives qu'il faut sauvegarder et celles dont on ne voit pas l'utilité. Celles-là, il faut les abandonner. Mais ce n'est pas une décision qui peut être prise par des étrangers. Notre devoir d'aujourd'hui est un devoir de fidélité. Les gardiens du temple, ce sont ceux qui, tout en étant ouverts et ayant été éduqués à l'école occidentale, doivent demeurer lucides par rapport à ce qu'ils ont dans leur patrimoine et sauvegarder ce patrimoine.»

La manière africaine

Pourquoi avoir tant attendu avant de publier ce livre? Entre 1962 et 1965, haut fonctionnaire pour l'UNICEF, Cheik Hamidou Kane avait parcouru l'Afrique et pressenti les secousses sociales qui allaient suivre. Dans tous ces pays, les gens avaient hérité le pouvoir des mains du colonisateur et avaient cru nécessaire d'avoir recours à des partis uniques pour assurer des régimes présidentiels forts. Alors nécessairement des frustrations allaient apparaître et entraîner des explosions de révolte. «Au moment où j'écrivais cela, explique le romancier qui fut ensuite ministre dans le gouvernement de Senghor, aucune conférence nationale n'avait encore eu lieu.

Alors j'ai craint que ceci ne puisse apparaître comme une sorte d'appel à l'armée, une sorte de démission des pouvoirs civils.» *Les Gardiens du Temple* se termine par un appel à la solidarité et par une forme de confiance en l'avenir. N'est-ce pas utopique, si l'on se réfère aux récents bouleversements qu'a subis l'Afrique? Le romancier, optimiste par tempérament, croit que «rien n'est perdu pour ce continent, si les Africains poussent plus avant leur unité et leur solidarité».

Celui qui se dit «écrivain à titre accessoire» parce qu'il avait été formé pour faire autre chose de plus «utile» à la société — administrateur, enseignant, agronome — aurait-il hérité d'une certaine méfiance face à l'écriture? «J'appartiens à un monde de l'oralité qui n'avait pas connaissance de l'écriture, confie-t-il. À l'école française, j'ai appris à lire et à écrire mais j'avais le sentiment que l'écriture réduisait le pouvoir d'expression par rapport à l'expression orale. [...] Aujourd'hui, la rencontre avec le monde moderne et l'Occident donne d'autres médias pour aller plus avant. Ce sont la radio, la télévision, maintenant les ordinateurs. Il y a là un curieux retour, une espèce de rendez-vous avec l'oralité.» Cette pérennité de la culture orale, *Les Gardiens du Temple* la célèbre en citant la phrase d'un griot qui pourrait être mise en exergue à tout le livre: «Vous mourrez, que nous chantions.»

Ce tissage d'oralité et d'écriture, cet accord sans abandon aux technologies modernes, cet optimisme lucide, ce devoir de fidélité et de tolérance renvoient à ce que Cheik Hamidou Kane désigne comme «la manière africaine d'être homme».



Les policiers de Dakar effectuant une arrestation lors des émeutes de 1988 dans la capitale du Sénégal.

Concours 20^e anniversaire

20 prix de \$200.00 • Certificat cadeau échangeable contre marchandise seulement

L'ÉCHANGE

DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD

OUVERT 7 JOURS 10h à 22h

3694 St-Denis, Montréal CHOIX ET QUALITÉ 713 Mont-Royal Est, Mtl
Métro Sherbrooke 849-1913 Métro Mont-Royal 523-6389

ANNE
WIAZEMSKY

HYMNES À L'AMOUR



Anne Wiazemsky sera au Québec du 13 au 17 mai 1996

Elle rencontrera ses lecteurs

• À Québec Le mercredi 15 mai de 12h à 13h
à la Bouquinerie de Cartier, 1120, rue Cartier
Tél.: (418) 525-6767

• À Montréal Le jeudi 16 mai de 17h à 19h
à la Librairie Gallimard, 3700, boulevard Saint-Laurent
Tél.: (514) 499-2012

GALLIMARD

Jean-Claude Guédon

auteur de

LA PLANÈTE CYBER

Internet et Cyberspace

Découvertes Gallimard

présentera son livre

le lundi 15 mai à 17h00

au Café Électronique

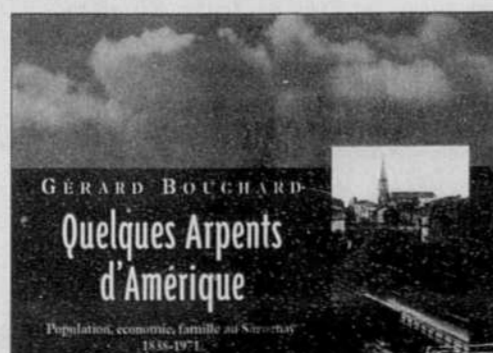
405, Saint-Sulpice

(angle Saint-Paul,
métro Place d'Armes)

Un débat sur les enjeux
et perspectives de l'Internet
sera animé par les journalistes
Jean-Hugues Roy

et
Michel Saint-Germain

Un nouveau regard sur le Saguenay



Gérard Bouchard inscrit ici le peuplement du Saguenay et l'évolution de cette nouvelle société dans le cadre très large de l'américanité. La colonisation du territoire saguenayen ne représente-t-elle pas bel et bien l'un des derniers épisodes de la construction du Nouveau Monde?

Ce livre d'histoire sociale, qui couronne vingt années de travail, projette un éclairage nouveau sur la société rurale québécoise.



Gérard Bouchard, historien, est directeur de l'Institut interuniversitaire de recherches sur les populations et professeur à l'Université de Québec à Chicoutimi. Ses travaux sur la démographie et ses publications — dont *Le Village immobile: Sennely-en-Sologne au XVII^e siècle* — lui ont valu de nombreux prix et distinctions.

Boréal
Qui m'aime me lise.

636 pages • 44,95 \$

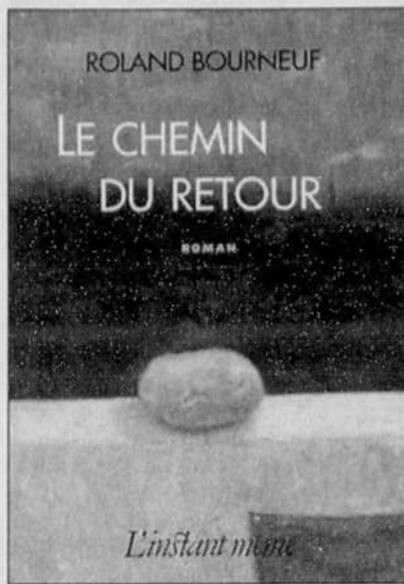
L I V R E S

ROMAN QUÉBÉCOIS

La vie amnésie

LE CHEMIN DU RETOUR
Roland Bourneuf,
L'instant même, 1996, 238 pages

JULIE SERGENT



Il y a certes quelque chose de pervers à entreprendre son autobiographie en admettant que l'on n'a «jamais aimé laisser quoi que ce fut derrière [soi]: ni papiers gras, ni canaris dans leur cage, ni maîtresse en attente». Qu'espérer alors de ce «sexagénaire sur le déclin» mis en scène par Roland Bourneuf dans *Le Chemin du retour* et qui insiste malgré tout pour extirper de son amnésie le roman de sa vie? Devant l'impeccable français du texte et la sobriété de son narrateur, qui porte plutôt mal que bien ses 65 ans, retranché avec un vieux chat dans un appartement parisien pendant que Mai 68 menace d'éclater à ses fenêtres, on pourra craindre d'être en présence d'un vieux chnoque qui a connu la vraie guerre, moi mossier, et qui s'apprête, pour notre bénéfice conjugué, à ôter le voile sur les indescriptibles traumatismes dont il ne se savait pas souffrir avant de prendre la plume.

Il n'en est rien. Après avoir enseigné la littérature pendant trente ans à l'Université Laval et gagné parallèlement ses galons de psychothérapeute, M. Bourneuf prouve qu'il sait conjuguer avec art sa passion des mots et celle des choses de l'esprit.

Son ouvrage, lequel se distingue magistralement des romans qui font dans la démonstration auto-thérapeutique en enfilant les déboires d'un personnage qui, incroyablement vrai, s'en est sorti, est sans contredit une brillante célébration de l'autobiographie qui, dans toute son urgence, souffre incommensurablement à se dire.

Non que le narrateur taise les gros drames de sa vie — on sait qu'il perdra un ami, puis qu'il perdra un enfant, puis qu'il subira la guerre —, ni qu'il n'atteigne à la toute fin à une certaine douceur de vivre, mais les deux cents et quelques pages du parcours qui le mène enfin à la sérénité nous le montrent beaucoup plus s'échinant à composer «des mosaïques avec de la brume» que plongeant tête première dans son bagage d'aventures.

Son projet de départ est pourtant le même que tous ces «manieurs de plume [qui] se sont essayés sur eux-mêmes»: «On prend ce qui porte la date la plus ancienne, on coud bout à bout des «événements» qui semblent intéressants (mais à qui et pour qui?), on rapièce. La méthode est éprouvée, le résultat sans surprise.»

C'est ainsi que la première partie du texte constitue une espèce de survol des premières trente années de vie de Louis-Edouard Dubuc, d'abord à Villeroi, avec sa famille — un père bien nanti, propriétaire d'une station thermale, une mère snobinette, deux frères dont il ne sera jamais proche, une sœur dont il n'ose avouer jusqu'à quel point il le sera beaucoup plus... — jusqu'à Paris, où il échoue à l'aube de la trentaine après trois ans de caserne militaire et quelques menus jobs qui ne débouchent pas en projet d'avenir.

Il y a bien quelques surprises ici, tout de même, qui montrent que ce narrateur n'est pas aussi banal qu'il le prétend. Que dire, par exemple, du fait qu'il occupe ses années militaires en apprenant de lui-même, et presque

en cachette, la langue allemande, aiguissant son apprentissage en lisant des contes de fées? «Je n'aime pas souffrir», aura-t-il admis en première page, mais il aime chercher, on le voit, et se donner les moyens de comprendre les choses, dusse-t-il les préférer obscures. Se passionner pour les Etrusques, car on ne sait à peu près rien d'eux. Comprendre les Allemands, mais, aux histoires d'horreur dont ils vont bientôt se rendre coupables, préférer, et de loin, les contes de fées...

Cette façon d'affronter l'ennemi par la bande, il semble bien en user dans son face-à-face avec lui-même. Du moins est-ce ainsi que l'on peut percevoir la tentative autobiographique de Louis-Edouard, plus particulièrement encore dans la deuxième partie du récit, où il multiplie les écrans à sa douleur.

Fouillant de nouveau certains moments de son enfance, les enchaînant à d'autres qui l'ont marqué au delà de la trentaine, montrant entre ces allers-retours la vie telle qu'il la mène aujourd'hui, Louis-Edouard se débat comme un diable pour ne pas hurler combien il le mal.

Quand les souvenirs tout à coup s'enfilent au point qu'on se met à croire qu'il y aura un dénouement, que «l'enterré sous la trappe de la cave» s'apprête enfin à sourdre de ses profondeurs, voilà que le récit s'interrompt, ou alors il bifurque, ou s'éteint dans des points de suspension, le silence du narrateur faisant alors toute la démonstration de l'étendue de sa souffrance.

Il y a une austerité dans la démarche de Roland Bourneuf qui évoque celle des églises, et si l'on est parfois, bien rarement, tenté de lui opposer un certain sarcasme — à d'autres ce néant qui se donne des allures de sacré! —, on est beaucoup plus souvent ému, paralysé, dans un état proche du recueillement. Peut-être le bonheur de lire *Le Chemin du retour* vient-il aussi de ce que l'auteur nous fait cette grâce, peu commune, de croire — ou du moins de laisser croire — suffisamment au bon sens et à la sensibilité de son lecteur pour ne pas tout souligner à grands traits d'encre à tort et à travers. Et quoi si on en rate des bouts. On n'est pas obligés, nous non plus, de tout comprendre.

POÉSIE

La prose des poètes

DAVID CANTIN

EN FORME DE TRAJET

Essais

Fernand Ouellette,
Éditions du Noroît,
Montréal, 1996, 195 pages

POUR SALUER ROBERT MARTEAU

Cahier d'hommages dirigé par
Richard Millet, Champ Vallon, Seyssel,
1996, 254 pages

L'essai a toujours occupé une place importante dans l'œuvre de Fernand Ouellette. Ce travail d'écriture accompagne, sans cesse, la voie admirable que trace le poète. Ainsi, *En forme de trajet* rassemble de courts textes aux sujets variés, allant de la musique à la peinture. Pour saluer son soixante-dixième anniversaire de naissance, plusieurs amis, dont Fernand Ouellette, rendent un hommage notoire à l'écrivain français Robert Marteau qui a longtemps vécu au Québec. Le cahier que dirige Richard Millet nous permet donc de découvrir la prose remarquable de bien des poètes.

En forme de trajet relance la collection «Chemins de traverse» du Noroît où les auteurs proposent une réflexion personnelle sur la poésie, de même que leur rapport face à la création artistique en général. Quête inépuisable, la disposition du livre de Ouellette emprunte le mouvement de la spirale qui symbolise une ouverture de la pensée et de l'âme humaines. Ce parcours commence, d'abord, par une préface critique de l'auteur sur l'ensemble de sa production, suivie d'un entretien détaillé avec Gérald Gaudet. Après coup,

une véritable passion s'exprime par l'art musical de Bach, de Bruckner, de Schubert, tout comme les toiles de Watteau, Bacon, Jean-Paul Jérôme et bien d'autres. Méditatif, ce commentaire prend forme grâce à la sensibilité du regard de celui qui cherche «la matière spirituelle du monde». À l'image du poème, chaque essai devient «un creuset de combustion verbale» où se manifeste, à la fois, un état d'émerveillement et de doute: «Si, à chaque livre, nous revenions au point de départ? Si chaque œuvre nous mettait en face de l'impuissance d'écrire parce que l'écriture serait, à proprement parler, impossible, parce qu'aucun mot, comme l'affirme un personnage de Lucien, ne peut contenir Dieu, et que l'écriture n'a peut-être pas d'autre visée secrète, illuminante?»

Le dilemme de l'acte créateur

En plus de variations à partir de la langue, du rôle idéologique et de l'amour des siens, quelques textes abordent le dilemme de l'acte créateur. Il y a dans ces pages une connaissance intuitive très profonde de ce que représente la poésie. Chez Fernand Ouellette, cette conception se détermine à travers les rapports entre la fulgurance de l'image poétique et le cercle de l'augure, issue de la tradition du *templem* égyptien: «La poésie est une pensée qui fait le saut dans l'image. Elle se dévoile dans l'infini, et à la limite souvent d'une incarnation possible. C'est de la pensée discontinuée, précipitée, qui ne correspond qu'à une logique proprement poétique où l'on peut basculer de la mise en gloire à la mise en ténèbres. Voilà sa vraie nature.» D'une grande

rigueur intellectuelle, *En forme de trajet* vient rejoindre l'œuvre magnifique de Fernand Ouellette.

Depuis peu, il semble que l'on commence à reconnaître le travail exceptionnel de Robert Marteau. L'an dernier chez Champ Vallon, Roger Pariseau publiait une étude importante sur le parcours unique de cet artisan du verbe des plus inspirés. Maintenant, sous la direction de Richard Millet, *Pour saluer Robert Marteau* vient compléter cet ouvrage où l'on retrouve plusieurs écrits de poètes québécois dont Jacques Brault, François Hébert, Robert Melançon, Gaston Miron, Pierre Ouellet et Fernand Ouellette. Sous un angle parfois très poétique, chacun traite d'un aspect bien précis dans l'œuvre de Marteau, qu'il s'agisse de la perception, du rôle de l'alchimie, de la versification ou encore de la présence de la nature. Ce livre nous donne aussi l'occasion d'apprécier quelques inédits de Marteau lui-même, notamment certains sonnets d'un prochain recueil qui a pour titre *Louanges*. Ces extraits prolongent *Liturgie* (Champ Vallon, 1992) en repoussant à nouveau la forme classique vers l'écoute toujours attentive du monde, à la recherche de cette «zone de sérénité» (Michel Camus): «La terre a terminé son périple et, sans rompre, / Elle ferme l'anneau d'une nouvelle année. / Nous avons calculé avec précision / le temps qu'elle met à circonscrire la cause / Seconde qui la meut, Je dis: nous, mais j'ignore / À qui attribuer le calcul et m'essaie, / Remontant le cours des âges, à lire au ciel / Ce que les hommes ont successivement lu, / Soit en images, soit mathématiquement. [...].»

VITRINE ÉDUCATION

LOUISE JULIEN

SAVOIR APPRENDRE
LES NOUVELLES MÉTHODES

Goéry Delacôte,
Paris, Éditions Odile Jacob,
1996, 276 pages

Sur la page couverture, le lecteur identifie le détail du tableau Mlle Rivière de Ingres; la reproduction nous étonne un peu, mais sans plus; c'est en laissant le livre sur la table de travail puis en l'apercevant sous un autre angle que nous constatons que l'illustration a été retouchée à l'ordinateur: en accord, en désaccord? Le livre est un peu à l'image de sa couverture: il étonne, interroge, provoque, informe, rassure.

Goéry Delacôte rend indissociables évolution technologique et éducation, en raison bien sûr de l'explosion des savoirs. Des questions et des réflexions sur les «espaces éducatifs» qui ne seront plus les traditionnels que nous avons connus (et privilégiés), sur le «temps éducatif» qui ne correspond plus à des moments précis de scolarisation et aussi sur les «nouvelles formes d'exclusion pour ceux qui n'auront pas accès à ces outils, à ces technologies, à ces savoirs»: il faut «renforcer une politique d'égalité des chances».

Trois révolutions sont étudiées dans cet ouvrage

intelligent, bien documenté et profondément soucieux de la compréhension des actions éducatives et pédagogiques. La première est l'interactivité par les réseaux électroniques, la deuxième, l'apport de la recherche cognitive à l'amélioration des pratiques éducatives, et la troisième, la norme éducative, voire les finalités de l'éducation. Toutefois, le traitement que l'auteur en fait dédramatise pour certains le côté ignorance ou insécurité et incite — je le souhaite de tout cœur — chez ceux que l'engouement aveuglerait à favoriser dans l'action éducative «une culture d'apprendre» et, comme Delacôte le dit, «une nouvelle culture d'apprendre».

L'auteur, diplômé de l'École normale supérieure, a une longue expérience d'enseignement et de recherche scientifique et pédagogique en physique. Il a été au cœur du «lancement de la Cité des sciences de la Villette», a œuvré à l'INRP (Institut national de la recherche pédagogique) et au CNRS (Centre national de la recherche scientifique). Il dirige présentement le prestigieux musée scientifique l'Exploratorium de San Francisco. Son savoir et son savoir-faire ne sont peut-être pas «exportables» de façon intégrale — en raison notamment de nos compressions budgétaires —, mais comme, de toute façon, les machines sont

présentes dans l'environnement éducatif et de travail, les propos de ce livre encouragent une utilisation rationnelle, formatrice et ludique très proche de l'enfant et de l'adulte. Un chapitre sur l'intelligence et la mémoire et d'autres sur des expériences pédagogiques en enseignement des sciences sont particulièrement intéressants et permettent au lecteur d'avoir des points d'ancrage plus concrets à travers toute cette révolution qui n'est pas que technologique. Enfin, l'auteur insiste beaucoup — et avec raison — sur la formation des enseignants; plusieurs décideurs en éducation au Québec devraient lire et relire ses réflexions.

Une question reste cependant à développer et un arbitraire à satisfaire: qu'advient-il des droits dérivés liés à l'utilisation électronique lorsque ces droits avaient été prévus pour le «papier»?

LA PÉDAGOGIE

THÉORIES ET PRATIQUES

DE L'ANTIQUITÉ À NOS JOURS

Sous la direction de Clermont Gauthier et Maurice Tardif, Gaëtan Morin éditeur, 1996, 345 pages

À l'origine de ce livre traitant des fondements de l'éducation, on trouve des notes et des préparations de cours alimentées au fil des années par des ajouts et des réajustements. Cet ouvrage constitue un manuel pour les étudiants en sciences de l'éducation, tant en formation initiale qu'en formation continue. Il peut évidemment intéresser bien d'autres personnes, des enseignants, des parents ou des historiens.

Dans ce livre, préfacé par Philippe Meirieu, dix auteurs universitaires nous entretiennent de la pédagogie, des Grecs anciens jusqu'au XX^e siècle, et, en conclusion, essaient de voir ce que sera la pédagogie de demain. Il est bien difficile, dans un ouvrage qui ne se veut pas encyclopédique, de couvrir toute la «matière». Aussi y a-t-il des choix de la part des auteurs, probablement en raison de leurs connaissances respectives, de leurs compétences ou de leurs intérêts. Ainsi l'Antiquité, le Moyen Âge, la Renaissance, le XVII^e siècle puis le XIX^e siècle sont traités dans leur ensemble, tandis que l'on consacre des chapitres entiers à Rousseau, Montessori, Freinet, Neill, Steiner et Rogers.

On ne met cependant pas beaucoup l'accent sur les pédagogues québécois. Il manque aussi à cette publication, fort honnête du reste, la dimension orientale de l'éducation: nous ne retrouvons que l'apport de l'Occident. Il est aussi à souligner que les questions de discipline et d'évaluation ne sont qu'effleurées. Ces thèmes et ces sujets pourront être développés dans une réédition augmentée. Il faut toutefois louer le retour de ce type d'ouvrage car depuis 15 ans — et les facultés et départements universitaires d'éducation ont 27 ans —, cet enseignement était malheureusement (et mystérieusement) disparu. Avec ce manuel, et dans l'esprit des refontes des programmes de formation des enseignants, on se remet à l'étude et à l'analyse de ces fondements qui étaient l'une des forces des Écoles normales. Ce livre informe, certes, mais alimentera aussi la réflexion chez les étudiants en éducation qui apprendront que nos problèmes d'éducation ont une antériorité qui peut préparer aux avenues. Comme enseignant, ils auront à participer au projet de société, et une information historique leur est ici donnée.

CONCOURS

Sous la
couverture

LE DEVOIR

1^{er} PRIX
Deux billets
d'avion à
destination de
Genève sur les
ailes de
swissair+

Mme Micheline Poulin
Montréal (Québec)

2^e PRIX
Deux bons d'achats:
■ 1000\$ Chez
Champigny
■ 1000\$ Chez
RENAUD-BRAY

Mme Micheline Nadeau
Tewkesbury (Québec)

3^e PRIX
Les «best-sellers»
de l'année offerts
par les éditeurs
et remis par
LA LIBRAIRIE
DU SQUARE et HERMÈS

Mme Céline Desaulniers
Montréal (Québec)

Sous la couverture,
le dimanche à 16 h
SRC Télévision

20-4593-17
Les règlements de ce concours
sont disponibles au journal Le Devoir.

SRC Télévision
LE DEVOIR

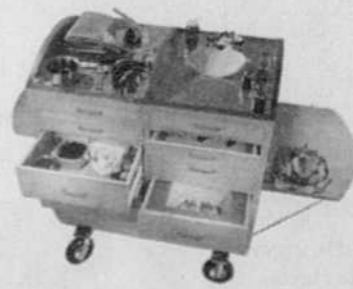
Le magazine des arts, lettres, sciences humaines et spectacles

Spirale

N° 148, mai-juin 1996

UN GRAND DOSSIER SUR L'HÉRITAGE DE FREUD:
MÉMOIRES ET OUBLIS DE LA PSYCHANALYSE

Un numéro où il est aussi question de Milan Kundera, Pier Paolo Pasolini, François Hertel, Yvon Rivard, Marc Angenot, Madeleine Gagnon, Marco Micone et plusieurs autres. Des chroniques sur les arts visuels, le théâtre, le cinéma et la poésie.



En vente en kiosque et en librairie : 5 \$
Abonnement : 1 an (6 numéros) : 28 \$, étudiants : 20 \$

Spirale 1751, rue Richardson, Bureau 5500
Montréal (Québec) H3K 1G6
Tel. : (514) 934-5651 - Fax : (514) 934-6390

LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

Adieu Clausewitz?

LA FIN DE L'ORDRE MILITAIRE
Maurice Bertrand,
Presses de Science Po,
Paris, 1996, 126 pages



ANTOINE
ROBITAILLE

(OTAN), «soit en créant de toutes pièces une organisation nouvelle».

Selon Bertrand, trois brèches ont été tranquillement ouvertes dans l'ancien système de sécurité. L'Europe communautaire constitue la première. Sa création signifiait que des peuples s'étant battus depuis plus de mille ans renonçaient à la solution guerrière. Bertrand donne l'exemple de la formation d'un Eurorégion, qui, bien que chancelant, montre vers où cette logique mène. Première défaite de Clausewitz...

La seconde brèche s'est faite au cours du long processus dit de «maîtrise des armements» déployé principalement pendant la détente des années 70 et le dégel des années 80. Un processus qui, contre toutes les prédictions cyniques des réalistes, a selon Bertrand tranquillement modifié en profondeur la pratique de la souveraineté étatique de deux États-nations. Et non les moindres: les deux superpuissances, qui ont graduellement accepté de remplacer «le secret par la transparence en matière militaire».

Qui ont, dans la même logique, instauré un système de «mesures de contrôle réciproques», impliquant la visite d'inspecteurs. Ils ont dans cette foulée accepté aussi de «limiter volontairement les moyens de défense contre une attaque éventuelle», pour assurer la destruction mutuelle, clé de voûte de la théorie de la dissuasion. Bertrand prétend qu'à partir de 1972, «une troisième brèche dans les principes traditionnels en matière de sécurité va être faite avec le lancement d'une grande négociation entre tous les pays des deux camps», la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe. Le résultat? Raymond Aron parla de «comédie d'Helsinki». Bertrand note toutefois qu'au cours de ce spectacle, un véritable renversement de perspective s'est opéré dans les relations internationales. En fait, il s'agissait encore de «contrôle mutuel», mais poussé encore plus loin, les termes des ententes nécessitant «la confiance réciproque et même un certain degré de complicité».

«Merci à la bombe»? N'empêche que l'existence d'une menace nucléaire

est en grande partie responsable de cette mutation. Bertrand rappelle que c'est ce qu'avaient prédit, dès les années 40, les inventeurs de l'arme atomique, Niels Bohr et Bunch Brodie. Le premier: «La nouvelle arme exigera de l'humanité de transcender son habitude ancestrale de faire la guerre.» Le second: «Jusqu'à maintenant, les objectifs essentiels de l'establishment militaire ont été de gagner la guerre, dorénavant, l'objectif sera de les éviter.»

Les accords de «contrôle» en matière d'armement, les débats incessants qu'ils ont entraînés sont pour Bertrand un véritable prélude aux institutions internationales de l'avenir, qui impliqueront des renoncements au principe de souveraineté, s'incarnant, par exemple, dans la visite d'inspecteurs, l'échange de «calendriers annuels d'activité». Comme le préoyaient, en matière militaire, les accords de Stockholm de 1986.

Au reste, les menaces à la sécurité ont complètement changé de nature. Elles sont sociales, environnementales. Toutes globales. Les populations occidentales, qui culvent davantage leur orgueil national par le sport que par les exploits militaires, savent qu'il ne s'agit plus de protéger les frontières. Que l'exclusion, le chômage, les inégalités internationales, les débordements démographiques, les catastrophes environnementales, les épidémies, etc., constituent les vraies menaces à leur sécurité.

S'inspirant des institutions européennes, Bertrand préconise donc la création d'une nouvelle organisation internationale de sécurité avec un parlement «véritablement représentatif», institution financée en partie par une fiscalité internationale, dont le cœur serait une taxe sur les transferts de capitaux, selon la proposition du Prix Nobel James Tobin. Ainsi, elle échapperait à l'hégémonie américaine.

Le projet de «paix perpétuelle» de Bertrand diffère des précédents en ce qu'il repose sur une analyse empirique des 40 dernières années. La mutation en cours nous y mènerait d'une façon inéluctable. Voilà un autre schéma futuriste où l'inévitable se confond avec le souhaitable. Suffisant pour éveiller mes plus grands doutes.

Clausewitz, bientôt qu'un mauvais souvenir? Peut-être, mais il faudra mettre fin aux quelque trente conflits armés qui perdurent sur la planète. Démobiliser, aussi, les trente millions de soldats qui servent dans les appareils militaires. Réduire la part moyenne du PNB, 4 %, qui sert aux militaires. La route est longue.

Pour joindre l'auteur de cette chronique: arinnov@riq.qc.ca

LA BATAILLE DU QUÉBEC



Troisième épisode:
30 jours qui ébranlèrent le Canada

DENIS MONIÈRE — JEAN H. GUAY

FIDES

DENIS MONIÈRE ET JEAN H. GUAY LA BATAILLE DU QUÉBEC

Troisième épisode: 30 jours qui ébranlèrent le Canada

Ce nouvel épisode de La Bataille du Québec fait un rappel des événements marquants de la campagne référendaire. Il explique les enjeux fondamentaux de cette consultation et les variables de la dynamique de l'opinion.

- L'analyse des discours politiques
- Les campagnes publicitaires
- La couverture médiatique
- Les facteurs qui ont renversé les tendances de l'opinion publique
- L'analyse des résultats

Fides, 272 pages - 24,95 \$



GILLES BOURQUE ET JULES DUCHASTEL
L'IDENTITÉ FRAGMENTÉE

La question de l'identité nationale demeure un problème central de la confédération canadienne. Cette analyse montre qu'une représentation de plus en plus centrée sur une citoyenneté particulariste contribue à la fragmentation de la société.

«Je classerais ce livre parmi les meilleurs des cinq dernières années dans le domaine des sciences humaines» Philip Resnick

Fides, 384 pages - 29,95 \$

GUY BÉLIVEAU
L'ÉDUCATION DES DÉSIRS

Essai sur la défaillance de la volonté

Face à des individus qui vivent des situations de dépendance, cet ouvrage écrit par un philosophe, propose des voies pour une éducation des désirs et un affermissement de la volonté.

Bellarmin, 136 pages - 18,95 \$

GILLES LANE
CONSCIENCE ET LIEN SOCIAL

Partant des expériences morales du quotidien, Gilles Lane dégage les traits fondamentaux de la vie morale elle-même. Sa réflexion débouche sur la nécessité pour chacune et chacun de vivre une vie sociale de qualité toute particulière.

Bellarmin, 112 pages - 17,95 \$

ANDRÉ BEAUCHAMP
L'ÉLECTRICITÉ EST-ELLE À RISQUE?

Les champs électromagnétiques et la santé humaine

Un exposé des enjeux liés à l'évaluation du risque, à l'information du public et à une gestion responsable de cette importance source d'énergie. La gestion de ce genre de risque relève d'une nouvelle discipline, aux frontières de l'éthique, du droit et du management.

Bellarmin, 128 pages - 19,95 \$

Collection les grandes conférences



John Saul
Le citoyen
dans un cul-de-sac?
Anatomie d'une société en crise

Les grandes conférences

JOHN SAUL
LE CITOYEN DANS UN CUL-DE-SAC?
Anatomie d'une société en crise

La société est en crise; Essayiste et romancier, John Saul montre que c'est par l'éducation et la participation que le citoyen pourra se réapproprier la démocratie.

Fides, 48 pages - 5,95 \$

JACQUES T. GODBOUT
LE LANGAGE DU DON

Contrairement à ce qui peut ressortir de notre société contemporaine basée sur le profit et la rentabilité et dans laquelle le don est considéré comme une hypocrisie, l'auteur propose une réflexion sur la place et le rôle que peut jouer le don.

Fides, 48 pages - 5,95 \$



Jacques T. Godbout
Le langage du don

Les grandes conférences

JEAN-FRANÇOIS MALHERBE
L'INCERTITUDE EN ÉTHIQUE
Perspectives cliniques

Aspirant à ne jamais connaître ni le doute, ni l'erreur, l'être humain souffre d'insurmontables incertitudes. Le rôle de l'éthique est d'être à la recherche d'une juste position à prendre face au certain et à l'incertain.

Fides, 48 pages - 5,95 \$



Jean-François Malherbe
L'incertitude en éthique
Perspectives cliniques

Les grandes conférences

ESSAIS ÉTRANGERS

Plaidoyer pour le bilinguisme

L'ENFANT AUX DEUX LANGUES
Claude Hagège,
Éditions Odile Jacob,
Paris 1996, 298 pages

SYLVIANE TRAMIER
LE DEVOIR

Nous avons tous été sinophones en puissance, jusqu'à l'âge de neuf mois environ, mais «les circonstances» n'ont pas permis que nous passions de «la puissance à l'acte». C'est pourquoi, pour beaucoup d'entre nous, le mandarin, c'est du chinois.

Claude Hagège, professeur au Collège de France, se penche sur les prodigieuses facultés d'apprentissage du petit de l'homme dans son dernier ouvrage *L'Enfant aux deux langues*, vibrant plaidoyer pour le bilinguisme — individuel, et non du bilinguisme d'Etat dont il n'est pas question ici.

Le bébé qui roucoule dans son berceau, explique M. Hagège, produit des courbes mélodiques, qui, pour peu que la langue du milieu ambiant en fasse un usage distinctif, seront vite acquises par l'enfant au cours de son apprentissage linguistique. «Tel est le cas de ceux qui naissent dans un lieu où l'on parle une langue dite à tons: chinois, vietnamien, thaï, langues bantoues, etc.»

A partir du dixième mois, l'enfant émet ses premières productions proprement linguistiques et si ses roucoulements ne trouvent aucun écho autour de lui, «alors son aptitude à apprendre le chinois, par exemple, amorcera un processus d'atrophie».

Plus tard, vers l'âge de dix ou onze ans, «la fossilisation des aptitudes non stimulées n'est guère réversible», car l'oreille de l'enfant, jusque-là «oreille avide», devient «oreille nationale». Elle agit comme un filtre — à trente-quatre trous (le nombre de phonèmes de la langue française) dans le cas du francophone — qui rend difficile la perception et la reproduction des sons inconnus de la langue maternelle.

Tous les unilingues possèdent cette «oreille nationale» qui fait de la onzième année un seuil critique dans l'apprentissage d'une langue étrangère. Ce qui ne veut pas dire qu'il est impossible d'apprendre une langue étrangère et d'acquiescer ses mécanismes syntaxiques et lexicaux, une fois franchi ce seuil. Mais l'apprentissage de la phonétique sera plus difficile. Et d'autant plus pour un franco-

phone unilingue à cause du profil phonétique particulier de la langue française qui ne connaît pas les sons gutturaux ou les consonnes interdentes (le *c* castillan de *cielo* par exemple, ou le redoutable *th* anglais de *they*, immortalisé par l'accent de l'inspecteur Clouzot).

Claude Hagège est défenseur d'un apprentissage précoce des langues étrangères afin de solliciter les aptitudes enfantines avant qu'elles ne s'étiolent. Il préconise l'introduction de l'enseignement d'une langue étrangère dès l'âge de six ans. Il observe que les enfants qui ont commencé très tôt l'apprentissage d'une langue étrangère possèdent une facilité plus grande que les autres pour en apprendre une nouvelle.

Bien que puisant ses exemples dans le contexte linguistique européen, l'ouvrage de Claude Hagège a une portée générale et s'adresse à tous les curieux qui s'intéressent aux mécanismes fascinants de l'acquisition du langage ainsi qu'aux parents

qui souhaitent que leurs enfants puissent s'exprimer aisément dans plusieurs langues.

Aussi aborde-t-il la question des enfants de couples mixtes, théoriquement placés dans les meilleures conditions pour acquérir plusieurs langues simultanément. Encore faut-il respecter quelques principes, notamment celui dit de Ronjat — du nom du phonéticien qui l'a décrit en 1913 dans *Le Développement du langage observé chez l'enfant bilingue*, texte fondateur des études sur le langage des enfants bilingues. Ce principe très simple consiste pour chaque parent à utiliser sa langue maternelle lorsqu'il s'adresse à l'enfant, même si chaque parent est parfaitement bilingue.

L'auteur de *L'Homme de paroles* (Éditions Fayard, 1985), *Le Souffle de la langue* (Éditions Odile Jacob, 1992) nous donne ici un nouvel ouvrage, érudit et vulgarisateur, qu'aimeront les linguistes chevronnés et amateurs.

L'HEXAGONE



FERNAND DUMONT
La part de l'ombre
224 p. 19,95 \$

Les poésies complètes de Fernand Dumont réunissent *L'Asse du matin* (1952), *Parler de septembre* (1970), ainsi qu'un livre inédit, intitulé *L'arrière-saison*, finale très émouvante où le poète semble transgresser un certain devoir de réserve qu'il s'était imposé jusque-là et parle en termes percutants et directs de ce qu'il est et de ce qu'il fait parmi les hommes.



Live, un art de vivre

FIDES • Bellarmin

LIVRES

ESSAI QUÉBÉCOIS

Militantisme et puritanisme



ROBERT SALETTI

LE CAUCHEMAR AMÉRICAIN
(ESSAI SUR LES VESTIGES DU PURITANISME
DANS LA MENTALITÉ AMÉRICAINE ACTUELLE)
Robert Dôle
VLB éditeur, 1996, 137 pages
MÉMOIRES LESBIENNES
(LE LESBIANISME À MONTRÉAL
ENTRE 1950 ET 1972)
Line Chamberland
Éditions du Remue-ménage, 1996,
288 pages

Berceau du capitalisme triomphant, la société américaine est une société historiquement et essentiellement puritaine. C'est ce qu'affirme Robert Dôle dans *Le Cauchemar américain*. En soi, ce n'est pas très original. Le lien entre l'avènement du protestantisme et le développement du capitalisme a été maintes fois étudié, notamment sous la plume du sociologue allemand Max Weber. Plus novateur en principe est le fait que l'essai de M. Dôle travaille à détacher «les vestiges du puritanisme dans la mentalité américaine actuelle». En quête d'un lien plus immédiat avec Dieu, les puritains ont postulé que la richesse personnelle pouvait être un moyen de Lui rendre grâce. Ce faisant, ils auraient établi les bases de l'individualisme sauvage qui règne aujourd'hui.

La société québécoise fut aussi une société puritaine à sa manière. L'époque n'est pas si lointaine où le mot «homosexualité» était tabou. Le lesbianisme, en particulier, a fait les frais d'une condamnation sociale jusque dans les années soixante-dix au moins. *Mémoires lesbiennes*, de Line Chamberland, décrit le parcours de femmes qui, à une certaine

époque, ont assumé individuellement leur penchant lesbien.

Confession d'un croisé

Robert Dôle est un drôle de gaillard. Américain, il a fui son pays en 1968 à 22 ans après avoir obtenu son diplôme de Harvard, par haine du matérialisme et du militarisme. Il enseigne l'anglais à l'Université du Québec à Chicoutimi depuis 1977. C'est un homme en exil volontaire depuis près de trente ans qui commence à comprendre, dit-il, l'influence du puritanisme sur sa vision du monde. Écrit en français, *Le Cauchemar américain* est visiblement un premier ouvrage. Pourquoi visiblement? Parce que M. Dôle en a gros le cœur mais qu'il n'a pas tout à fait les moyens de ses ambitions. *Le Cauchemar américain* se veut «un travail d'introspection à la fois personnelle et collective». Mais M. Dôle confond introspection et confession, réflexion et affirmation de soi.

Sur le fond, la pensée de M. Dôle se résume rapidement. La mentalité utilitariste et militariste des Américains d'aujourd'hui trouve sa source dans l'idéologie puritaine des fondateurs de l'Amérique. Quatre aspects

La mentalité utilitariste et militariste des Américains d'aujourd'hui trouve sa source dans l'idéologie puritaine des fondateurs de l'Amérique

fondamentaux de cette idéologie façonnent la société américaine: la division entre élus de Dieu et non-élus, la cruauté, la confession publique et l'individualisme. Chacun de ces aspects est défini rapidement — l'ensemble est très court, le corps de l'ouvrage fait tout juste une centaine de pages — pour permettre à l'auteur de tracer un portrait apocalyptique de sa société d'origine. Intolérante, pourrie, fasciste, dégoûtante, vulgaire sont quelques-uns des qualificatifs qui parsement les propos de cet ancien hippie recyclé dans la prédication qu'est M. Dôle. Des propos qui ne manqueraient pas de pertinence si ce n'était ce ton militant et compassé, emprunté sans recul aux *sixties* — le livre est d'ailleurs dédié à la mémoire de son ami Mark Frechette, la vedette de *Zabriskie Point* —, qui agace.

La démonstration laissera également le lecteur sur son appétit, qui ne dépasse qu'occasionnellement le «rabotage» de citations. Une liste de faits divers violents puisés dans un journal, fût-ce le *Boston Globe*, ne constitue pas en soi une preuve de la cruauté de la société américaine, à moins de croire que la presse est l'exact reflet de la réalité. Une intrigue romanesque, fût-elle de Joyce Carol Oates et considérée comme réaliste, ne justifie pas de traiter les éléments de cette intrigue comme des pièces à conviction au procès de *l'Empire américain* — titre d'un essai de Claude Julien publié, tiens tiens, en 1968. D'autres références (Emerson, Thoreau, Tocqueville, Marcuse) sont plus probantes, mais l'effet de tourbillon est trop fort pour que le lecteur puisse les apprécier.

Sous la plume de M. Dôle, des mouvements sociaux comme le féminisme — ramené ici à une nouvelle division entre élus (les femmes) et non-élus (les hommes) — tiennent de la caricature et sont traités en un paragraphe.

Le Cauchemar américain est bien davantage une confession qu'un essai. La formule qui revient le plus souvent est celle de la confiance, du genre «une amie américaine m'a dit que...». À la toute fin, renouant avec ses origines puritaines — son enfance fut bercée par les cloches de l'Église unitarienne, des «puritains extrémistes» — et après avoir dénoncé les manifestations contemporaines du phénomène de confession publique comme les *reality shows*, M. Dôle s'ouvre néanmoins au lecteur et annonce ce qu'il avait toujours gardé secret: il est un *homo religiosus*. Dieu au départ, Dieu à l'arrivée. La boucle révolutionnaire et personnelle est bouclée. Le milieu universitaire, Chicoutimi et, qui sait, le Québec tout entier pourraient ne pas s'en remettre.

Le lesbianisme comme pratique du féminisme

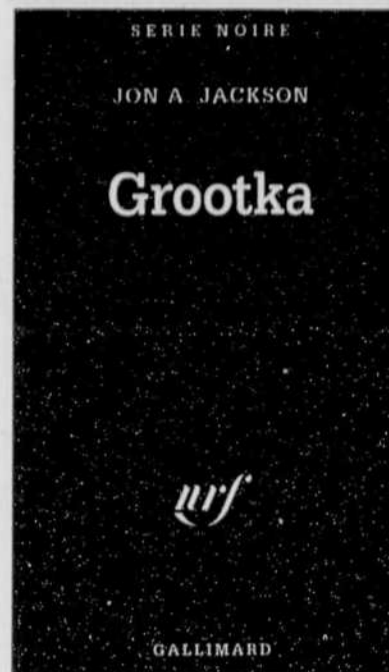
Mémoires lesbiennes est l'ouvrage d'une militante lesbienne féministe de longue date. Au départ thèse de doctorat en sociologie, il constitue en fait un double témoignage. D'abord, en donnant la parole à des femmes qui ont vécu leur lesbianisme dans une société — le Montréal des années cinquante et soixante — complètement fermée à cette réalité. «Jamais on n'aurait dit le mot «lesbienne». On ne disait aucun mot. Il n'y avait même pas de mot pour désigner cela tellement on l'occultait, tellement c'était grave», dira une femme interviewée dans le cadre de cette enquête sur le vécu lesbien d'avant la révolution féministe, d'avant l'époque, à la fin des années soixante, où se reconnaît comme lesbienne équivalait à dénoncer toutes les oppressions masculines.

Line Chamberland est justement de cette génération de féministes du *baby-boom* pour qui le lesbianisme fut fondamentalement politique, et sa recherche se veut aussi un témoignage. Les difficultés et les tourments qu'ont connus les lesbiennes plus âgées, la sociologue cherche à leur donner un sens. À la question de savoir si le lesbianisme d'avant le militantisme était bien du féminisme, Mme Chamberland répond oui. Les choix de vie des femmes interviewées, conclut-elle, traduisent concrètement un refus de se conformer aux attentes de la société envers les femmes. Ce féminisme «pratique» n'est pas moins important que celui, idéologique, qui allait suivre.

Au delà de cette conclusion attendue, le travail de Mme Chamberland est très organisé. Un long chapitre circonscrit la problématique théorique du lesbianisme et les récits colligés sont passés au crible d'une grille d'analyse qui permet de classer presque tout ce qui est dit. Du travail sérieux et sans surprise. Voyeurs s'abstenir.

TRUFO MISTO

Deux histoires bien ficelées



flic en vrai, un flic loin de la retraite, un flic qui n'est pas sur les tablettes. Et lorsque Mulheisen demande à Grootka qui est le macchabée, on répond: «Son vrai nom, c'est Erskine Meldrim... Un de mes mouchards. Un pisse-petit mais il était réglo.»

Tiens donc, comme ça, M. Grootka, qui soit dit en passant cultive avec beaucoup de *maestria* les vertus qui font constamment risette à l'ironie, connaissait le cadavre. Est-ce qu'il pourrait en dire plus? Allons donc faire la discussion au Harbor Bar. Allez, confie-toi donc, mon vieux Gootka.

Et le vieux d'expliquer au jeune, qui n'est pas, comme c'est souvent le cas dans la Série noire comme dans la collection Rivages, un jeune couillon, d'expliquer ceci: que le crime de Meldrim est peut-être lié à l'affaire Gallagher.

«Gallagher était une affaire célèbre; la jeune fille avait été violée et assassinée trente ans plus tôt. L'affaire n'avait jamais été résolue. Un bref instant, Mulheisen songea que les temps avaient beaucoup changé. L'affaire Gallagher avait été une grosse affaire. La police y avait, selon l'expression, affecté toutes ses ressources mais sans résultat. Plusieurs carrières avaient été brisées par cet échec. Et pourtant, à la lumière de

l'histoire récente, ça ne paraissait pas tellement important. Trop d'adolescentes avaient été violées et tuées dans les années qui avaient suivi. Aujourd'hui, Gallagher ne ferait sans doute même pas la *Police Gazette*. Mulheisen se demanda d'ailleurs si la *Gazette* était toujours publiée.»

Grootka a toujours eu la certitude que le meurtrier de la petite Gallagher s'appelait Galerd Franz. Et que ce Galerd est revenu à Detroit. Qu'il s'est taillé une nouvelle identité; qu'il est le meurtrier du vieux Books Meldrim. Bref, qu'il est toujours aussi enfoncé qu'avant. Et qu'il faut donc le zigouiller.

Ce roman de Jackson est très bien ficelé. C'est un grand cru, cette Série noire. Qui plus est, c'est dans le format poche. Autrement dit, le rapport qualité-prix est passablement élevé.

Le collègue Paul Cauchon a lu le dernier Sarah Dunant. Il s'intitule *Beauté fatale*. Calmann-Lévy en est l'éditeur. Il lit beaucoup de polars, l'ami Cauchon. Important de le mentionner parce que son avis vaut son pesant d'or. En tout cas davantage que celui du signataire de ces lignes. Il a glissé une note à propos de ce Dunant.

La voici: «Son personnage est un détective féminin vers la fin de la trentaine, Hannah Wolfe. Cette dernière enquête cette fois-ci dans un institut de beauté et d'esthétique pour bourgeois en moyens non loin de Londres! Étonnant, d'abord à cause de l'atmosphère, vraiment très différente de ce qu'on lit habituellement, mais aussi à cause de la personnalité de la détective qui fait face à toutes les situations avec un humour continu et ravageur, s'étonnant par exemple de toutes ces femmes obsédées par leur image.»

Et pourquoi a-t-on fait appel à Miss Wolfe? Parce que le chirurgien qui resculptait les visages des dames a été proprement zigouillé. Par qui? Peut-être par une femme qui n'aurait pas apprécié de constater que son menton a été totalement raté.

GROOTKA
Jon A. Jackson, Série noire n° 2408,
353 pages
BEAUTÉ FATALE
Sarah Dunant, Calmann-Lévy,
282 pages

Pas sérieux, ces Anglais

CHRONIQUE DE L'ANGLETERRE
DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT À ELIZABETH II
Éditions Chronique, 672 pages
SYLVIANE TRAMIER
LE DEVOIR

Dès le titre, on se trouve devant un problème. *Chronique de l'Angleterre*, traduction française de *Chronique of the Royal Family*, n'est pas ce que le titre français annonce mais bien ce que le titre original promet.

Tout ce que vous auriez en vain cherché à savoir sur les monarques anglais et leurs rejetons si vous aviez eu le malheur de vivre à l'époque où l'on ne connaissait pas encore les magazines *Point de vue* et *images du monde* ou *People*, au temps où les princesses ne lavaient pas leur linge sale en *prime time*.

Cette *Chronique de l'Angleterre* est d'abord une chronique familiale, matrimoniale — et donc scandaleuse — des familles royales britanniques, de Boudica à Elizabeth II. On en apprend de jolies sur le compte de tout le monde, et tout cela sur le mode médisant de la presse à potins. Par exemple, à la date du 28 juillet 1540: «Henri craque pour Catherine Howard.» Le 6 août 1307: «À peine monté sur le trône, Édouard II rappelle son amant à ses côtés.» Le 7 août 1821: «Caroline meurt au grand soulagement de son époux le roi;» et en 1828: «Le roi gâteux couvre sa putain de bijoux.»

Dans cette sorte de *Vie des gens riches et célèbres* version très haut de gamme, les roturiers n'ont pas voix au chapitre, sauf s'ils ont le bon goût

d'épouser des princes de sang. De ce tableau sont évidemment absents les autres acteurs de l'histoire britannique et même les premiers ministres font de la figuration. La *Magna Carta*, imposée par les barons d'Angleterre au roi Jean sans Terre en 1215 — et qui quand même offrait les premières garanties contre l'arbitraire royal —, est expédiée, vite fait bien fait, dans un petit article.

Mauvaise traduction du titre et le reste à l'avenant: on parle dans l'ouvrage de la «romance» royale entre Édouard VIII et Wallis Simpson; on nous apprend que le duc de Windsor était déçu que le titre de «grandeur royale» soit refusé à sa femme.

Tout cela ne fait pas très sérieux mais offre quand même une lecture fort distrayante.

RÉDACTEURS EN CHEF

avec Pierre Maisonneuve

LE DIMANCHE 11h30
EN REPRISE 16h30

L'information continue

Offert sur le câble

PAVILLON DES ARTS DE STE-ADELE
présente en collaboration avec
METRO
PROFESSION:ÉPICIER
Un des chefs-d'œuvre de Beethoven
Trio op. 97 «à l'Archiduc»

Également au programme:
Turina
Trio op. 35
Clara Schumann
Trio op. 17
Samedi le 18 mai à 20 h

avec Les Chambristes de la Cathédrale

À GAGNER
2 billets
MONTRÉAL-JASPER

ANIMATRICE
Louise Deschâtelets

Les règlements du concours sont disponibles au Journal de Montréal

POUR RÉSERVATION: (514) 229-2586

journal de Montréal 1364, chemin Ste-Marguerite (sortie 69 de l'autoroute des Laurentides)

Québec, un pays à portée de main!
Publication de 616 pages, 14,95\$

Pourquoi l'indépendance?

- Mépris de la constitution
- Finances publiques
- Invasion fédérale
- Génocide des francophones
- Négociation impossible

L'Action NATIONALE 1259, rue Berri, bur. 320
Montréal • H2L 4C7
(514) 845-8533

BEST-SELLERS
CETTE SEMAINE CHEZ
Librairie Raffin Inc.

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. LE SECOND VIOLON, Yves Beauchemin — éd. Québec/Amérique
2. LES AUBURES MONTRÉALAISES, Monique Proulx — éd. Boréal
3. LE ROMAN DE JULIE PAPINEAU, Micheline Lachance — éd. Québec/Amérique
4. OÙ VONT LES SIZERINS FLAMMÉS EN ÉTÉ?, Robert Lalonde — éd. Boréal

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. HISTOIRE POPULAIRE DU QUÉBEC T.2, Jacques Lacoursière — éd. Septentrion
2. ... ET LES FLEURS SE SONT FANÉES, Monique Saintonge — éd. 7 Jours
3. JOHN KORDIC, LE COMBAT DE SA VIE — éd. Roseau

ROMANS ÉTRANGERS

1. RENDS-MOI MA VIE, Judith Michael — éd. Fixot
2. LE LIVRE DE SAPHIR, Gilbert Sinoué — éd. Denoël
3. NOTRE JEU, John Le Carré — éd. Seuil
4. MAIS T'AS TOUT POUR ÊTRE HEUREUSE!, Nicole de Buron — éd. Flammarion

ESSAIS ÉTRANGERS

1. SOUCI DES PAUVRES, Albert Jacquard — éd. Flammarion
2. LA PLANÈTE CYBER, Jean-Claude Guédon — éd. Découvertes Gallimard
3. EN TOUTES LIBERTÉS, Danielle Mitterand — éd. Ramsay

LIVRE JEUNESSE

1. DEVINE COMBIEN JE T'AIME, Sam McBratney et Anita Jeram — éd. Pastel/École des Loisirs

LIVRES PRATIQUES

1. FRANÇAIS AU BUREAU, Noëlle Guilloton et Hélène Cajolet-Laganrière — éd. Les Publications du Québec
2. JARDINER POUR LES OISEAUX, André Croteau — éd. Trécarré

LE COUP DE CŒUR

1. LA NEIGE TOMBAIT SUR LES CÈDRES, David Guterson — éd. Seuil

6722, rue St-Hubert, Montréal, Québec Tél.: 274-7449-2742870

LES ARTS

EXPOSITIONS

Dérégles, les corps!

Découpé, étalé sur des lamelles, refondu et reconstruit, le corps est (encore!) au centre de toutes les préoccupations

BARBARA MCGILL BALFOUR
Galerie Optica
3981, boulevard Saint-Laurent
Espace 501
Jusqu'au 25 mai

JENNIFER COUËLLE

Le corps, on y revient, et comment! *Ad nauseam*, diront certains. C'est qu'il y est. Les artistes n'ont cessé de nous le rappeler. Si le théâtre en expose ces temps-ci la nudité, les arts visuels l'explorent et le détraquent. Ils scrutent son dedans comme son dehors, pour en souligner, le plus souvent, sa vulnérabilité, et parfois, tout simplement, pour s'en approprier. Un peu comme pour s'assurer qu'il compte toujours pour quelque chose. Serait-il, lui aussi, en voie de disparition... à tout le moins, de mutation?

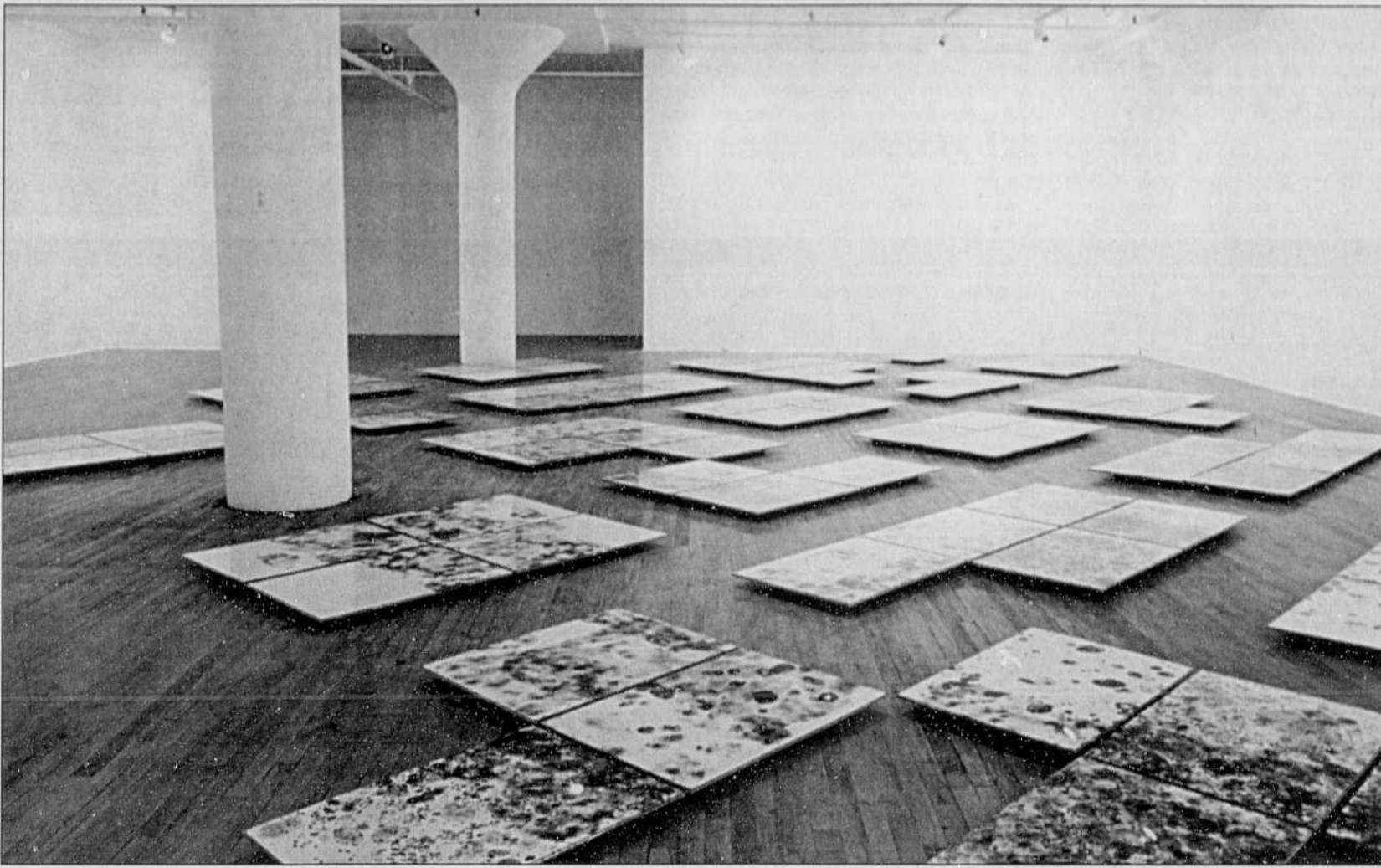
À la galerie Optica, la Montréalaise Barbara McGill Balfour qui nous a déjà surpris avec sa combinaison en luffa et qui, plus récemment, a donné la vedette à l'univers des taches de rousseur, expose aujourd'hui des surfaces de chairs malades sous verre. Peu ragoutant, vous direz? Il faut voir tout de même. Car les quelque cent lithographies recouvrant les surfaces aplaties d'autant de supports disposés au sol, pour la plupart, en groupes de quatre, cinq et six, interpellent néanmoins le regard.

Surplombant cette installation qui s'avance en oblique à la grandeur de la galerie, il est difficile de ne pas céder à la tentation de se pencher, de voir de plus près ces estampes aux mouchetures potentiellement malignes qui, au-delà même de leurs références peu engageantes et plutôt tristes, se distinguent par la finesse et la précision de leur impression. Jouant les dermatologues, donc, on se promène entre ces lamelles microscopiques géantes pour observer taches et cellules aplaties aux contours accentués, teintées ici de rose ou d'ocre et là de bleu ou, pis encore, de noir.

Mais, bon... Que le titre de cette installation — *Mélancolie et Mélanome* — revendique discrètement et étymologiquement les liens que nous ne connaissons que trop bien entre le cancer et les états somatiques, psychologiques et affectifs du malade, n'est pas garant pour autant de la résonance de l'œuvre. Car outre l'impact visuel de l'étendue de sa présence dans la galerie, outre aussi la qualité impressionnante de sa facture, on peut se demander à quoi cela rime de se faire artistiquement rappeler que le cancer de la peau existe. D'autant plus que la présentation de cette œuvre suggère qu'il est là quelque chose à contempler, sur laquelle on devrait méditer. Est-ce vraiment nécessaire?

ANDREA SZILASI
Galerie Vox
4060, boulevard Saint-Laurent
Espace 110, Jusqu'au 26 mai

À la galerie Vox, c'est le deux pour un avec les corps tissés de la



Vue de l'exposition de Barbara McGill Balfour à la Galerie Optica.

PHOTO PAUL LITHELAND

jeune photographe Andrea Szilasi. Imaginez le dos nu d'une femme qui est aussi celui d'un homme, une jambe qui se veut à la fois virile et féminine, un sexe mâle qui cohabite dans la même image avec sa contrepartie femelle... Ça, c'est la composante confusion des sexes de cette exposition en noir et blanc qui réunit neuf photographies récentes de grandes, moyennes et petites dimensions.

Car au-delà des superpositions

anatomiques de la douce et moins douce moitié, l'artiste nous donne aussi à voir une interaction entre langage et sens tactile, avec des gros plans de cheveux, de peau et de poils traversés de bandelettes de textile fragmenté. Ailleurs, avec le procédé de tissage troqué contre celui du collage, une petite œuvre sombre en deux parties fait se démultiplier bras et jambes dans des images aussi étranges qu'intimes, où la représen-

tation du mouvement fait honneur et plus encore aux recherches obsessionnelles de Muybridge.

Mise à part cette dernière qui, avec son petit côté XIXe siècle du modèle mis à nu dans l'atelier de l'artiste, donne libre cours à l'imaginaire, les photographies de Szilasi se distinguent surtout par leur qualité physique. Devant ces images inertes et quelque peu plaquées de parties de corps isolées, on s'en remet au

bricolage qui leur a donné le jour. Car c'est bien la présence appuyée du travail de découpage, de tissage et de collage — avec bribes de papier collant en prime — qui donne à ces œuvres leur relief. Qui compense quelque peu pour l'objectivité peu fertile avec laquelle elles représentent le corps humain. Si on passe pour le contenu, la démarche plastique, elle, on l'attendra au prochain détour.

Banque d'œuvres et de données

LE DEVOIR

La collection de la Banque d'œuvres d'art du Conseil des arts du Canada sera bientôt disponible sur CD-Rom. Cet outil sera notamment utilisé pour la promotion du programme de location de la Banque. Il pourra également être consulté par les chercheurs et des étudiants.

Des techniciens procèdent actuellement au codage numérique des quelque 18 000 œuvres. Le CD-Rom sur la plus importante collection d'œuvres d'artistes contemporains du Canada devrait être disponible d'ici la fin de l'été.

Par ailleurs, le projet pilote qui consiste à vérifier la possibilité d'étendre le programme de location des œuvres au secteur privé a déjà commencé à porter fruit. Une douzaine de nouveaux clients ont signé des contrats de locations pour une période de deux ans. Jusqu'à récemment, la location était réservée aux établissements publics ou parapublics du pays (écoles, ambassades, etc.).

Un autre projet également à l'étude pourrait mener, d'ici la fin de l'été, à la création d'un parc de sculptures sous la direction du Musée canadien des Civilisations. L'exposition permanente, à ciel ouvert, des œuvres en trois dimensions, serait installée dans la région de la capitale nationale.

Rappelons que le Conseil des arts du Canada (CAC) a décidé de se départir de sa Banque d'œuvres en mars 1995. Le CAC est cependant lié par bail, jusqu'en 1998, à un immense entrepôt d'Ottawa. Entre-temps, il a donc été décidé de maintenir le programme de location qui génère des recettes, de réduire les coûts d'opération de l'entreprise et de conserver en l'état la collection. Avec ces mesures, le déficit de fonctionnement annuel de la Banque est passé de plus de deux millions de dollars en 1994-1995, à moins de 450 000 dollars cette année.

La Banque d'œuvres d'art du Conseil des arts du Canada a été mise sur pied en 1972.

MICHEL-THOMAS TREMBLAY

"Trace d'émotion"

jusqu'au 25 mai

Galerie

BERNARD DESROCHES

2125, rue Crescent, Montréal
Tél.: 842-8648Du mardi au vendredi de 10h à 17h30
Samedi de 10h à 17h

LE SALON DE L'AQUARELLE

9 au 19 mai 1996

Centre Socioculturel de Brossard

7905, ave. San Francisco

Heures d'ouverture du Salon

Lun., mar., mer., 12 h à 19 h

Jeu., ven., sam., 12 h à 21 h

Dim. 12 mai 12 h à 19 h

Dim. 19 mai 12 h à 17 h

présenté par la SOCIÉTÉ CANADIENNE DE L'AQUARELLE

Dates des démonstrations de membres de la SCA	9- Jean Guy Meunier	13- Débat	16- Barbara Simmon
	9- Jacques Hébert	14- M. Domingue	17- Pierre Tougas
	10- Luigi Tiengo	15- Roland Palmaerts	18- Nicole Foreman
	11- Olivier Toupin	16- Céline Charette	19- Jeanne Doucet

50%

AFFICHES CARTES

ENCADREMENTS

LAMINAGES LITHOGRAPHIES

5190 ST-LAURENT (COIN FAIRMOUNT) Tél.: 276-2872

OUVERT LE DIMANCHE

atelier

tisser des liens entre art contemporain
et patrimoine textile

Sympo
Fibres

INTERNATIONAL SAINT-HYACINTHE

1^{er} au 31 mai 1996

10 ARTISTES EN ATELIERS INTERNATIONAUX OUVERTS GRATUITEMENT AU PUBLIC AUTOUR DU MARCHÉ-CENTRE.
5 EXPOSITIONS À TRAVERS LA VILLE : PIQUER DES COUVRE-PIEDS • LES VÊTEMENTS LITURGIQUES
L'INDUSTRIE TEXTILE • DES TISSUS ET DES COIFFURES • TRAMES DE MÉMOIRE • ANIMATION SCOLAIRE • CONCERT
CONFÉRENCES • COURTEPOINTE GÉANTE • FÊTES • JOURNÉES DE PERFECTIONNEMENT • PORTES OUVERTES

Expression centre d'exposition de Saint-Hyacinthe (Édifice du Marché-centre) Tél. (514) 773-4209
Pour information : Bureau de tourisme 1 800 849-7276

Nous remercions les organismes suivants pour leur soutien financier : Conseil des Arts du Canada, Conseil de la culture de Saint-Hyacinthe, Fonds Jean A. Chalmers, Patrimoine canadien, Québec, ministère des Affaires municipales, ministère de la culture et des communications, Sidac centre-ville, Société montréalaise de développement, Ville de Saint-Hyacinthe.

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

LOUISE BOURGEOIS
DU 28 AVRIL AU 22 SEPTEMBRE 1996sculptures
installations
dessins

«...se libérer du passé,
c'est commencer à vivre.»

Décontractée, 1990 (détail) œuvre mise en scène, The Brooklyn Museum, New York.
Photo de Louise Bourgeois © David Seidow, New York.

Le dimanche :
atelier de création
pour toute la famille!

LE DEVOIR

PLACE
MONTREAL TRUST

185, RUE SAINTÉ-CATHERINE OUEST, MONTRÉAL, TÉLÉPHONE : (514) 847-6232 MÉTRO PLACE-DES-ARTS

LA TÉLÉ DU WEEK-END



UN CANADIEN À MOSCOU

Le journaliste Jacques Bissonnet poursuit sa série sur la vie des gens à Moscou. Très intéressant. Ce soir, il s'intéresse à la mafia russe et au phénomène des bandes en Russie. Il y a, à Moscou, entre trois et cinq meurtres par jour.
RDI, 19h30

PERDU DE VUE

Jacques Pradel tente d'aider des gens qui ont perdu de vue un être cher en ne reculant devant rien pour les retrouver. L'émission est très controversée parce que l'équipe de télévision joue ni plus ni moins à la police: tant pis si la personne disparue n'a pas envie de revoir son «être cher».
TV5, 19h30

LA SOIRÉE DU HOCKEY

Les Rangers de New York sont à Pittsburgh.
Radio-Canada, 19h30



CINÉMA AU PETIT ÉCRAN

LABYRINTHE*

(3) (Labyrinth) G.-B. 1986. Conte de J. Henson avec Jennifer Connelly, David Bowie et Toby Froud. Une adolescente retrouvera son petit frère si elle parvient à traverser en temps voulu le labyrinthe qui mène au château du roi des lutins.
TVA 18h30

L'ASSASSIN HABITE AU 21

(4) Fr. 1942. Drame policier de H.-G. Clouzot avec Pierre Fresnay, Suzy Delair et Pierre Larquey. Un policier recherche un assassin dans une pension de famille.
RQ 21h

CANDYMAN: LE SPECTRE MALÉFIQUE

(4) (Candyman) É.-U. 1992. Drame fantastique de B. Rose avec Virginia Madsen, Tony Todd et Xander Berkeley. Une jeune anthropologue enquête sur un meurtre qu'une croyance populaire attribue à un être maléfique.
TQS 21h

UNE PAUSE... QUATRE SOUPIRS

(4) (Bodies, Rest & Motion) É.-U. 1993. Comédie dramatique de M. Steinberg avec Phoebe Cates, Bridget Fonda et Tim Roth. Lorsqu'elle découvre que son compagnon a quitté la ville, une jeune femme trouve réconfort dans les bras d'un peintre en bâtiment.
SRC 22h50

CINÉMA AU PETIT ÉCRAN

JAMAIS SANS MA FILLE

(4) (Not Without My Daughter) É.-U. 1990. Drame de mœurs de B. Gilbert avec Sally Field, Alfred Molina et Sheila Rosenthal. L'épouse et la fille d'un médecin musulman installé aux États-Unis sont retenues contre leur gré en Iran.
TQS 21h

CHEB

(4) Fr. 1991. Drame social de R. Bouchareb avec Mourad Vounaas, Nozha Khouadra et Pierre-Loup Rajot. Expulsé de France par décision judiciaire, un jeune beur se retrouve en Algérie où il a du mal à s'adapter à ses nouvelles conditions de vie.
RQ 21h35

QUE LA FÊTE COMMENCE

(3) Fr. 1974. Drame historique de B. Tavernier avec Philippe Noiret, Jean Rochefort et Jean-Pierre Marielle. En 1719, l'abbé Dubois, conseiller du régent Philippe d'Orléans, profite d'une insurrection pour arriver à ses fins.
SRC 23h20

COUSINS

(4) É.-U. 1989. Comédie de mœurs de J. Schumacher avec Ted Danson, Isabella Rossellini et William Petersen. À l'occasion du mariage de sa mère, une femme mariée engage des liens d'affection avec un cousin par alliance.
TQS minuit

(1) Chef-d'œuvre (2) Excellent (3) Très bon (4) Bon (5) Passable (6) Médiocre (7) Monnaie.

Table of TV and radio schedules for Saturday, May 11, 1996. Columns include time slots (16:30 to 23:30) and various channels (CANAUX, RC, TVA, RQ, etc.).



SOUS LA COUVERTURE

Le journaliste Michel Vastel parle de son livre sur Lucien Bouchard; Pierre Assouline parle, de Paris, du livre «Lila dit ça», qui défraye la chronique littéraire française; Georges-Hébert Germain commente le livre de Trevor Ferguson, «La Vie aventureuse et drôle de moineau».
Radio-Canada, 16h

MÈRE

En reprise, un document très émouvant sur une mère de famille de 50 ans qui décide d'entrer dans un monastère de carmélites.
TQS, 18h

MOZART AU JAPON

Un documentaire sur la jeune pianiste Mitsuko Uchida qui a stupéfié le monde musical par sa virtuosité dans l'interprétation des concertos de Mozart.
Radio-Québec, 20h

BOUILLON DE CULTURE

Thème de la soirée: François Miterrand, vivant et posthume. Bernard Pivot reçoit deux journalistes, Jean-Marie Colombiani et Franz-Olivier Giesbert.
TV5, 20h30

Table of TV and radio schedules for Sunday, May 12, 1996. Columns include time slots (16:30 to 23:30) and various channels (CANAUX, RC, TVA, RQ, etc.).

AGENDA CULTUREL



ATWATER: Place Alexis-Nihon (935-4246) — Barb Wire (v.a.) 13h, 15h15, 17h25, 19h30, 21h45 — The Quest Tous les jours 13h05, 15h05, 17h05, 19h05, 21h20 — Sunset Park Tous les jours 13h, 15h10, 17h15, 19h20, 21h30

21h30 GALERIES LAVAL: 1545 boul. Le Corbusier (849-3456) — Les Grands Ducs sam. dim. mar. mer. 13h10, 15h10, 17h10, 19h10, 21h10, ven. lun. 19h10, 21h10 — Obsession mortelle sam. dim. mar. mer. 13h, 15h, 17h, 19h, 21h, ven. lun. 19h, 21h — La conquête du dragon d'or sam. dim. mar. mer. 13h, 15h, 17h, 19h, 21h, ven. lun. 19h, 21h — The Craft sam. dim. mar. mer. 12h50, 14h55, 17h25, 19h20, 21h30, ven. lun. 19h20, 21h30 — The Truth About Cats and Dogs sam. dim. mar. mer. 12h50, 14h55, 17h05, 19h20, 21h30, ven. lun. 19h20, 21h30 — The Great White Hypo sam. dim. mar. mer. 13h10, 15h10, 17h10, 19h10, 21h10, ven. lun. 19h10, 21h10 — Mme Winterbourne sam. dim. mar. mer. 13h30, 15h30, 19h05, 21h20, ven. lun. 19h05, 21h20 — Astérix et les Indiens sam. dim. mar. mer. 13h15, 15h15, 17h15, ven. lun. aucune représentation — Barb Wire (v.a.) Tous les soirs 19h15, 21h20

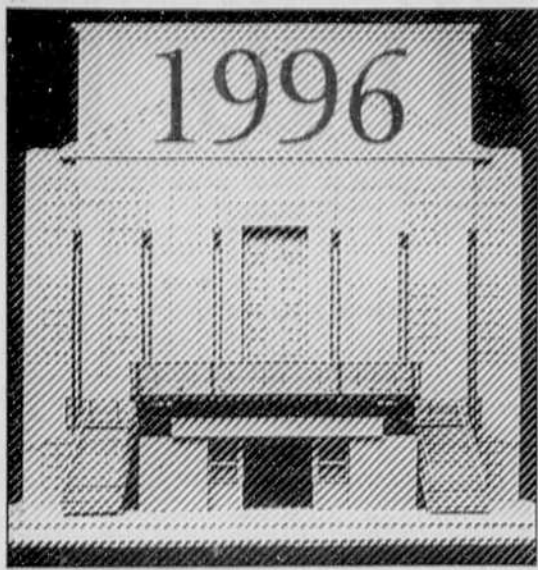
chutes Mulholland 15h45, 21h20 — La vérité sur les chats et les chiens 14h, 16h45, 19h10, 21h20 — La dernière marche 13h45, 16h30, 19h15, 21h45 — La dernière danse 13h, 15h15, 17h25, 19h35, 21h45 — Magie noire 13h15, 15h30, 17h35, 19h45, 21h45 — La conquête du dragon d'or 13h45, 16h30, 19h, 21h05

CINÉMAS RÉPERTOIRES CINÉMA DU PARC: 3575 ave. du Parc (287-7272) CINÉMA OUF: 1564 rue St-Denis (466-6895) CONSERVATOIRE: 1400 boul. de Maisonneuve Ouest (848-3878) GÖTHE INSTITUT: 418 rue Sherbrooke Est (499-0159) IMPÉRIAL: 1430 rue de Beury (448-0300) PARALLÈLE: 3682 boul. St-Laurent (843-6001) THÉÂTRE NATIONAL: 1220 rue Sainte-Catherine Est (521-0025) ATELIER DES GALERIES ART EN LIBERTÉ: 205 St-Denis, St-Lambert (465-5577) — Collection permanente: Œuvres des artistes de la Galerie ARTEFACT INTERNATIONAL: 102, ave. Laurier ouest (278-6575) — Du 6 au 31 mai: «Art traditionnel africain», récentes acquisitions

MUSÉES BIODOME DE MONTRÉAL: (878-3000) — Du 21 mars au 19 mai: «Duo de printemps», œuvres de Joëlle Tremblay et Odette Thérèse CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE: 1920, Baile (939-7000) — Du 8 mars au 26 mai: «Énergie et aménagement: Les villes industrielles planifiées du Québec, 1890-1950» — Du 17 avril au 4 août: «Dieter Appel: La catastrophe des choses» — Jusqu'à 9 juin: «L'Idée du pénitencier» CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL: 335 place d'Youville (872-3207) — Du 1er avril au 8 décembre: «Toute une histoire en un clin d'œil» CENTRE JACQUES-CARTIER: 1401, Chemin de Chambly (674-0349) — Jusqu'au 31 décembre: «Entre l'ors et la bouillie», exposition chronologique

MAISON ALPHONSE-DESJARDINS: 6 rue du Mont-Marie, Laval (418-835-2090) — Jusqu'au 25 juin: «La grande aventure d'une bande assise» MAISON DES JÉSUITES: 2320 chemin du Foulon, Sillery (418-654-0259) — Du 17 mars au 16 juin: Louis Bolduc et Les moules à sucre du Québec MAISON MARCEL-BRUNEAU: 2608 chemin Saint-Louis, Sainte-Foy (418-654-4325) — Du 12 avril au 2 mai: «La Collection Lavallin 1939-1965: de la figuration moderne à l'abstraction et au-delà» MUSÉE ACADIEN DU QUÉBEC: 95 ave. Port-Royal, Bonaventure (418-534-0000) — Du 24 mars au 21 juin: «A tire-aflot», exposition itinérante, bilingue et interactive traitant des adaptations de Louis-Émile Lacombe

Jours de tombée de l'agenda culturel: galeries et musées, le lundi matin avant le samedi de la parution; musique, danse, théâtre, variétés, à surveller, le 10^e jour avant la parution. Adresser à Agenda culturel, LE DEVOIR, adresse postale du journal ou par télécopieur: 985-3390. L'espace et l'intérêt général sont des critères inélectables.



FORMES

AU SECOURS DU VIEUX-MONTRÉAL

ANDRÉE MARTIN

Montréalois, son architecture des plus séduisantes, son cachet historique et ses aménagements récréatifs de première classe, le Vieux-Montréal n'a toujours pas réussi à attirer plus d'habitants qu'un village de campagne éloigné. Deux mille personnes tout au plus résident actuellement dans cette enceinte historique, la plus étendue de ce type en Amérique du Nord, allant de la rue McGill, à l'ouest, à la rue Berri, à l'est.

Le plus gros défaut de ce lieu au charme fou, c'est qu'il y manque une vie de quartier. Pas moyen de se ravitailler au quotidien, pas moyen d'apprécier le voisinage, le petit café du coin, les échanges conviviaux avec l'épicier ou le marchand de journaux, les conseils du boulanger. À l'exception des restos, il n'y a point moyen de trouver la boustifaille requise.

Mais le vent tourne. Ainsi, trente-trois ans après sa fermeture en 1963, le Marché Bonsecours retrouvera, à partir du 19 mai prochain (jour des célébrations du 354^e anniversaire de Montréal), ses fonctions historiques de marché public, de lieu d'échanges culturels et civiques. Un projet attendu depuis longtemps par les résidents du Vieux-Montréal, qui arrive littéralement au secours du quartier.

Considéré, non à tort, comme l'un des plus importants monuments historiques de Montréal — il fut marché agricole, salle de spectacle, hôtel de ville, et il abrita même le Parlement du Haut et du Bas-Canada, quelque jours en 1849 —, le mastodonte des rues Saint-Paul et de la Commune devrait redevenir, comme aux beaux jours du XIX^e siècle, un lieu de ravitaillement mais aussi un foyer de rencontres et d'échanges, d'idées et de diversités. Bref, la place publique du Vieux-Montréal.

■ Au niveau de la rue de la Commune (et de la mezzanine), ses étals extérieurs en été, ses épicerie et ses boutiques spécialisées en alimentation, le coin pour acheter fruits, légumes, viande, pain, fleurs, etc.;

■ sa galerie marchande, au niveau de la rue Saint-Paul, l'endroit pour glaner quelques nouveautés — objets inusités, décoratifs, créations de mode, etc. — ou encore pour aller tranquillement trainer ses savates le samedi après-midi;

■ au niveau trois, sa salle d'exposition, de foires et de fêtes, son Centre de diffusion sur la ville (une sorte de Pavillon de l'arsenal), son Forum de la cité, son Forum technologique et ses deux studios multimédias, un lieu d'éducation, de découverte et de divertissement;

■ l'Institut de design de Montréal (IDM), la Société des arts technologiques (SAT) et le Centre des métiers d'art, aux niveaux trois et quatre, un centre de promotion et de diffusion du design et de la création tous azimuts.

L'aménagement, entre historicité et actualité

La réhabilitation de ce monument lui redonnera non seulement ses lettres de noblesse mais aussi sa valeur symbolique. «Le Marché Bonsecours est un morceau de l'imaginaire de Montréal, explique Gerald McNichols Tétreault, directeur du Marché. Avec le fleuve, le mont Royal, la basilique Notre-Dame, il constitue l'un des quatre éléments qui permettent d'identifier Montréal. À l'origine, le Marché Bonsecours était aussi un temple pour le peuple, comme on en avait au siècle des Lumières, puisqu'on y faisait une activité ordinaire, celle d'un marché, dans un lieu extraordinaire.»

Avec un maigre budget de six millions de dollars, la Société immobilière du patrimoine architectural de Montréal (SIMP), chargée de la mise en œuvre du projet, prévoit la réhabilitation de l'ensemble du Marché en trois phases, s'étalant sur autant d'années. Dans les plans établis par la firme LeMoine, Lapointe et Magne, architectes et urbanistes — auteur du «squelette» de l'aménagement du Marché et chargé de la phase I du projet —, on compte rétablir la volumétrie intérieure du Marché, en plus de conserver une bonne part des composantes historiques du bâtiment.

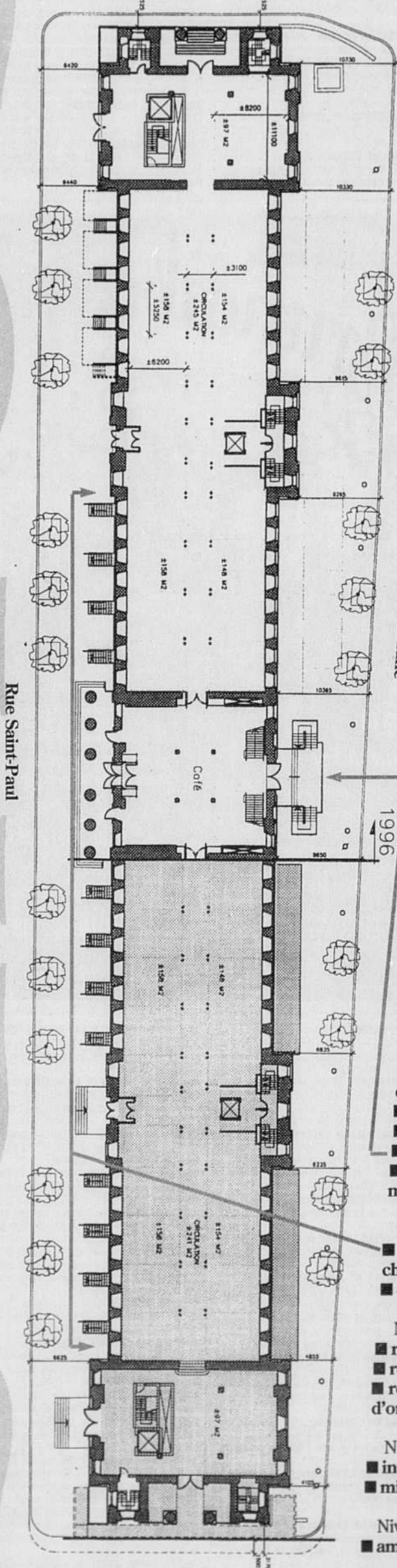
■ La structure globale, c'est-à-dire un corps central composé de quatre murs de pierre, deux ailes médianes et deux pavillons situés aux extrémités est et ouest de l'édifice, également composés d'imposants murs de pierre;

■ autant que faire se peut, les murs de pierre seront conservés, redonnant ainsi son cachet monumental et historique à l'édifice;

■ les trente-deux fenêtres, disposées de part et d'autre des rues de la Commune et Saint-Paul, sont des ouvertures sur l'extérieur qui laissent pénétrer une quantité incroyable de lumière à l'intérieur du Marché et qui permettent une aération naturelle en plus d'offrir une vue fantastique sur le fleuve et sur la rue Saint-Paul;

■ les plafonds d'origine, de quatorze ou encore de vingt pieds de haut (quatre mètres ou six mètres), seront retrouvés. Ainsi, il faudra enlever les actuels faux plafonds, résultat de l'horrible aménagement de 1964;

■ les quatre niveaux d'activité, auxquels on accordera à chacun un style et une fonction spécifique;



■ le dôme, magnifique et imposant comme pas un, dont on peut souhaiter la réouverture éventuelle si le budget le permet (donc, soyons sceptiques).

La grande nouveauté pour l'ensemble de la population montréalaise sera sans nul doute la réouverture de toutes les portes, y compris la grande porte centrale donnant sur la rue de la Commune, une entrée où personne n'a jamais pénétré, faute d'escalier.

Pour les responsables de ce projet d'vergure, il demeure indispensable que la population montréalaise s'approprie de nouveau cet endroit magnifique et trop longtemps déserté. «Ce que nous voulons faire, c'est rétablir la circulation dans l'édifice — rouvrir les portes, construire des escaliers, installer des ascenseurs, etc. — et faire en sorte que les gens puissent entrer de partout. On va même rouvrir les grandes portes aux deux extrémités du Marché, situées au niveau de la rue Saint-Paul, de manière à rétablir la grande galerie d'origine, avec ses colonnades.» Ajoutons à cela la réouverture progressive des seize portes menant directement de la rue Saint-Paul aux celliers, ainsi que la réhabilitation des trente-deux portes françaises donnant sur l'esplanade de la rue de la Commune, et nous devrions avoir quelque chose ressemblant à un véritable gruyère. Aussi facile d'y entrer que d'en sortir.

La couleur servira ici de contrepoint à l'aspect historique du bâtiment, en plus d'apporter brillance, convivialité et magie à ce lieu magistral. À l'heure actuelle, l'Atelier Big City (Cormier, Cohen, Davies, architectes), chargé de la phase II de l'opération de réhabilitation, a déjà fait repindre en bleu-violet et jaune crème l'espace principal du niveau trois. Le résultat est tout simplement splendide et hors du commun. Dans ce même état d'esprit, les architectes comptent égayer l'ensemble du Marché, de manière à en faire un lieu sympathique et accueillant.

De plus, une partie des interventions intérieures et extérieures seront réversibles. Au niveau trois par exemple, il sera possible de changer l'espace, de l'agrandir ou de le restreindre selon les besoins. Même les étals installés sur l'esplanade de la rue de la Commune, ainsi que le futur grand escalier exté-

- Niveau I
 - ouverture progressive, d'est en ouest, des quatre sous-espaces de 160 mètres carrés chacun
 - réouverture progressive des trente-deux portes françaises (rue de la Commune)
 - installation de deux ascenseurs donnant accès aux niveaux supérieurs
 - construction du fameux escalier extérieur
 - installation progressive, du centre vers la périphérie, d'une série de trente-deux marquises destinées à abriter les producteurs agricoles
- Niveau mezzanine
 - réouverture des seize portes menant chacune à un cellier de 30 m² chacun
 - conservation du mur de pierres
- Niveau II
 - rétablissement des deux galeries marchandes
 - rétablissement des deux colonnades d'origine
 - rétablissement d'une quarantaine d'espaces commerciaux, dans leurs dimensions d'origine (une largeur de charrette et une longueur de charrette avec chevaux)
- Niveau III
 - installation de deux studios multimédias (avec structure réversible)
 - mise en place de deux sous-espaces de part et d'autre du corps central
- Niveau IV
 - aménagement d'un accès au dôme

rieur, qu'on érigea enfin 150 ans après la construction du Marché, respecteront, sous l'œil de la Commission Jacques-Viger, les consignes de conservation des monuments historiques. On a aussi misé sur la légèreté des structures internes — des passerelles menant aux ascenseurs, des baies vitrées permettant un point de vue sur l'extérieur à partir des celliers, etc. — de manière à créer des espaces aérés, où le consommateur comme le promeneur ne se sentiront pas écrasés sous le poids de l'édifice.

«Il y a une nouvelle façon de faire les choses à Montréal, et nous nous inspirons vraiment dans cette approche. Avec des interventions réfléchies et raisonnées, nous voulons amener les activités du Marché à un niveau noble. Dans un même temps, nous cherchons à ce que ces activités soient compatibles avec le caractère historique du quartier. De fait, nous faisons des interventions avec un niveau de soin beaucoup plus grand que dans d'autres lieux moins prestigieux. Le confort du public et la qualité des lieux sont très importants pour nous.» L'approche bioclimatique proposée par DFB experts-conseils (Martin Roy, ingénieur), qui prévoit entre autres un système de climatisation naturelle de certains étages et la diminution de moitié des coups d'exploitation du bâtiment, complète le tableau actuel de ce grand projet.

Ainsi, le nouveau Marché Bonsecours devrait rappeler, en ce qui a trait à la dynamique spatiale, sociale et urbaine, le Quincy Market de Boston, ou encore le Queen Victoria Building de Sydney, en Australie. Deux endroits construits en longueur, avec du style, du caractère et des espaces ouverts, où il fait bon déambuler pendant des heures.



IDM

À SURVEILLER : «LES DÉJEUNERS DIALOGUES»

Institut de Design Montréal

1037, rue Rachel
3^e étage
Montréal (Québec)
Canada H2J 2J5
Téléphone : (514) 596-2436
Télécopieur : (514) 596-0881

Pour favoriser la synergie entre les designers et les gens d'affaires.

Dans la foulée de leur récente alliance, l'Institut de Design Montréal et Liaison Design proposent la mise en place d'une nouvelle initiative qui vise à favoriser le dialogue entre les professionnels du design et les secteurs privé et public. L'IDM et Liaison Design entendent ainsi intensifier leurs efforts pour favoriser la promotion du design comme facteur de développement économique et son intégration dans

les activités industrielles et commerciales.

Ces activités se dérouleront dans le cadre de petits-déjeuners qui auront lieu tôt le matin. À cette occasion, des conférenciers issus de différents domaines — designers, intervenants socio-économiques, conseillers en marketing, vente, communication, informatique, gestion — seront invités à présenter leur expertise. De la même manière, des dirigeants d'entreprises viendront partager leur expérience afin d'identifier des solutions qui

permettront une meilleure concertation entre le milieu des affaires et les designers.

Alors que les principaux acteurs économiques prennent conscience que le design est un des facteurs clés dans toute stratégie d'affaires gagnante, les dirigeants de l'IDM et de Liaison Design sont d'avis que ces échanges continus auront un impact positif sur la compétitivité et la capacité d'exportation des entreprises.

Cette série de déjeuners-causeries débutera à

l'automne prochain. À cet égard, le programme d'activités sera rendu public très prochainement.

Invitation spéciale

L'IDM et Liaison Design invitent tout spécialement les designers et les gens d'affaires à proposer des thèmes ou des expériences (positives ou non...) dont les participants pourront bénéficier.

Helen Stavridou
Directrice exécutif
L'Institut de Design Montréal

Louise Poitras
Directrice générale
Liaison Design